U d'/of OTTAWA
39003003985016

609

LES

# BÊTISES VRAIES

## EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

---

### OUVRAGES D'EUGÈNE CHAVETTE

LES PETITES COMÉDIES DU VICE, 1 vol. illustré par Benassit . . . . . 5 fr

LES PETITS DRAMES DE LA VERTU, 1 vol. illustré par Kauffmann . . . . . 5 fr.

LES BÊTISES VRAIES, pour faire suite aux *Petites Comédies du vice* et aux *Petits Drames de la vertu*, 1 vol. illustré . . . . . 5 fr.

SOUS PRESSE :

LA BANDE DE LA BELLE ALLIETTE, roman tiré d'une cause judiciaire célèbre, 1 vol. in-18.

---

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lesbtisesvraie00vach

P. RAUSSMANN

# LES
# BÊTISES VRAIES

POUR FAIRE SUITE AUX

PETITES COMÉDIES DU VICE

ET AUX

**PETITS DRAMES DE LA VERTU**

PAR

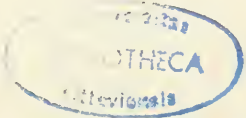
EUGÈNE CHAVETTE

FEB 07 1973

---

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION, ÉDITEURS
RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés



PQ
2458
.V2B4
1882

# EN GUISE DE PRÉFACE

## LES BOBÊCHES CASSÉES

A votre arrivée dans le bal, combien les danseuses vous paraissaient belles!

Leurs épaules étaient blanches, leur chevelure artistement disposée.

Que leurs rubans étaient frais !

Et quel doux parfum répandait le bouquet de fleurs à peine cueillies que chacune d'elles tenait à la main !

Vous vous êtes oublié dans cette contemplation et l'heure a marché pour vous qui n'avez pas su vous retirer à temps.

Tout à coup un bruit sec se fait entendre au-dessus de votre tête et, en levant les yeux, vous reconnaissez que le feu des bougies consumées a fini par atteindre les bobêches qu'il fait éclater. A ce moment regardez ces mêmes danseuses naguère si attrayantes : leurs cheveux sont humides et dénoués, les épaules apparaissent rouges et moites de sueur, les rubans pendent tout fripés et les bouquets sont fanés dans ces mains dont le gant est sali.

Le dégoût a remplacé l'admiration.

A qui la faute ?

A vous-même qui avez voulu savourer le plaisir jusqu'à l'heure des bobêches cassées.

*
* *

Faute d'avoir su s'éloigner à propos, que de gens ont vu les illusions, la gloire, la réputation ou les plaisirs qui les entouraient disparaître tout à coup pour eux.

Le plus beau type du genre fut La Fayette dont 1830 cassa les bobêches. Le héros de la veille passait ganache le lendemain.

J'aurais bel à choisir dans tous les mille cas où

il faut sauver les bobêches, si je devais préciser le moment propice pour éteindre.

Cette charmante maîtresse, qui vous aime tant, est devenue tout à coup inquiète et pensive. Un vent d'infidélité souffle sur la bougie qu'il mène bon train. Croyez-moi, soufflez la flamme avant qu'elle n'ait atteint les bobêches.

Et il vous restera un bon et doux souvenir de cette liaison qui ne vous laisserait que haine ou dépit si vous entendiez craquer le cristal.

*
* *

Celui-ci était un beau vainqueur d'amour. A l'heure voulue, il n'a pas eu le courage d'éteindre. Ce n'est plus maintenant qu'un vieux fat ridicule.

Nous applaudissions à deux mains ce chanteur au temps de ses succès. A la première altération de la voix, il n'eut point la prudence de se retirer en pleine gloire. Et nous le supportons avec pitié aujourd'hui qu'il piétine sur des éclats de bobêches brisées.

Alexandre le Grand est resté dans toute sa gloire, parce que la mort éteignit sa bougie à moins de la moitié de la hauteur.

Le grand artiste Delaunay qui va quitter à temps le Théâtre-Français est un homme d'esprit qui ne laisse pas à la flamme de sa bougie le temps d'arriver à la bobêche.

Rossini a su souffler la sienne au bon moment.

Il ne faut cependant pas trop imiter cet Anglais qui, amoureux d'une femme, après une poursuite de dix ans, finit par l'épouser et se brûla la cervelle le lendemain des noces, croyant qu'il ne lui restait plus rien à désirer... C'est de l'exagération!

Usons la bougie, usons-la bien.

Mais sachons préserver les bobêches.

Et surtout quand nous avons soufflé à temps, gardons-nous bien de rallumer.

*
* *

En toutes choses, il faut savoir s'arrêter à temps.

— Bing! bing!!

Q'entends-je? — C'est ma propre bobêche qui vient de se briser au moment où j'écrivais cette préface à une troisième série de fantaisies burlesques.

Après LES PETITES COMÉDIES DU VICE et LES PETITS DRAMES DE LA VERTU, j'aurais peut-être bien fait de souffler ma bougie avant que la flamme atteignît la bobêche.

Bast ! au petit bonheur, je risque encore LES BÊTISES VRAIES.

Juillet 1882.

---

MES TROIS BEAUX-PÈRES

# MES TROIS BEAUX-PÈRES

---

J'ai voulu trois fois me marier. Donc je me suis successivement trouvé en présence de trois beaux-pères dont la réponse finale a fait que je suis resté plongé dans les tristesses du célibat.

Pourquoi ces beaux-pères m'ont-ils refusé?

Lisez ce triple récit :

## PREMIER BEAU-PÈRE

### LE PCHITT

Elle était brune.

Un ange de dix-huit ans... qui n'avait que le tort de s'appeler Aglaée.

Tous les accords avaient été faits entre les parents. Je « nous » voyais déjà entre deux draps et je tirais mes plans en conséquence, car, encore cinq jours, et j'entrais dans la terre promise.

Et, pourtant, voici trente années écoulées depuis cette époque et je n'ai pas épousé Aglaée.

Pourquoi?

C'était à la campagne, chez mon père, par un soir de lourde chaleur humide. Nos parents jouaient au wisth.

Elle se tenait un peu à l'écart de la table de jeu, brodant un de ces je ne sais quoi qui durent des siècles à terminer et qui, le jour où ils sont achevés, n'ont plus qu'à être jetés au fumier tant ils sont noirs de crasse.

Je la vois encore, courbée sur son travail et, de temps en temps, levant ses doux regards sur moi qui, assis devant elle, la dévorais des yeux.

A cause de la chaleur étouffante, on avait laissé portes et croisées ouvertes et, par sa position, ma fiancée se trouvait entre deux airs.

Tout à coup, ses yeux se fermèrent à demi, son nez se crispa et sa bouche se contracta en... fond de poule. Puis elle renversa en arrière sa tête qu'elle ramena brusquement en avant et elle lâcha un formidable PCHITT!!!

Oui, un *Pchitt*... mais hélas ! trois fois hélas ! un Pchitt qui... comment vous dirais-je cela ?... un Pchitt qui était... *chargé*.

C'est-à-dire que de son nez si gracieux, il partit un... une... disons une *sous-préfecture* qui alla se coller sur une des cartes que mon futur beau-père tenait en éventail.

A la vue de l'envoi qui lui arrivait sur son valet de carreau, le beau-père tourna brusquement la tête de notre côté.

La rougeur de sa fille lui apprit la vérité.

Mais il lui fallait avant tout sauver l'honneur de son drapeau.

Alors, ses yeux s'attachèrent sur moi tout furibonds et avec une voix aussi pleine de colère que de mauvaise foi, il me cria :

— Saligaud !

Et, le lendemain, il écrivit à mes parents que jamais sa fille n'appartiendrait à un malpropre de ma sorte.

## DEUXIÈME BEAU-PÈRE

### OU L'INCENDIE D'UNE MÉNAGERIE

Elle était blonde, avec de grands yeux noirs. A première vue, j'en devins amoureux.

L'ami, qui me poussait au mariage, me présenta à la maman et à sa fille dans la loge de théâtre où il les avait attirées par un billet donné.

— Et le beau-père? demandai-je à mon intermédiaire en quittant la loge.

— Oh! sois sans crainte. Avec lui tu t'entendras bien. Il sait la vie... il est à la coule.

En sortant du théâtre et me regardant presque comme marié, je ne sais quelle fantaisie me prit d'aller adresser mes adieux à certaine brunette de mes amies que protégeait un monsieur qui, dans la maison, passait pour un Gros Bonnet du commerce.

A l'aide d'une mignonne clef, le Gros Bonnet avait ses petites et grandes entrées chez celle à laquelle je fis des adieux si longs qu'elle finit par me dire :

— Il est trop tard pour t'en aller ce soir... Reste ici... Je n'attends pas mon Gros Bonnet avant demain midi.

Ah ! comme il ne faut jurer de rien !

Le lendemain matin, Gros Bonnet, avec sa clef, pénétrait chez la dame. Le hasard fit que la camériste ne se trouvant pas là pour arrêter ou tout au moins retarder sa marche, Gros Bonnet arriva droit à la chambre à coucher de sa Dulcinée.

— Mille bonjours, ma charmante ! s'écria le matinal visiteur en s'asseyant sur un pouf, placé au pied du lit.

La belle s'était redressée dans la ruelle, en proie à un étonnement d'autant plus vif qu'elle se demandait pourquoi son protecteur, auquel elle connaissait une excellente vue, ne s'était pas encore aperçu de certaine masse qui, sous la couverture, s'allongeait sur le devant du lit.

Disons tout de suite que cette masse n'était autre que ma personne.

— Avez-vous lu les journaux ce matin? ma bellotte, continua le Gros Bonnet sans que son attention fût le moindrement attirée par ma brusque manœuvre pour prendre position devant l'ennemi. Étendu sur le dos, les deux mains passées sous la tête, j'attendis que le visiteur s'adressât à moi. —

J'étais, paraît-il, vraiment invisible pour ce monsieur qui poursuivait :

— Figurez-vous, chère, qu'il y a dans les journaux un fait divers assez curieux, c'est l'incendie d'une ménagerie à Rouen.

Après deux minutes d'immobilité, tout en redoutant quelque subit coup de Jarnac, je hasardai d'abord une jambe hors de la couverture, bientôt la seconde, puis je m'assis silencieux sur le bord du lit et passai mes chaussettes, sans que le Gros Bonnet détournât ses yeux de la femme qui, sur son séant, écoutait muette et décontenancée dans la ruelle.

— Imaginez-vous, continuait le conteur, que cette ménagerie possédait une collection de serpents. Engourdis par le froid, ils se tenaient tapis sous leurs couvertures. Mais en sentant la chaleur de l'incendie qui leur rappelait la température de leur pays, ces reptiles, tout heureux, se sont mis à frétiller...

Cependant j'avais passé mes bottes et mon pantalon. Et, comme tout homme, un instant auparavant en chemise, se sent toujours plus hardi quand il est entré dans son pantalon et ses bottes, je fredonnais de petits tu tu tu, en mettant ma cravate devant la glace.

Mais le Gros Bonnet devait être aussi sourd qu'il était aveugle, car les tu tu n'interrompirent en rien son récit.

— Et, après avoir frétillé, les serpents réchauffés se sont mis à danser, à siffler, à s'entrelacer joyeusement sans se douter de l'incendie qui allait les rôtir... Ah! cela devait être fort curieux, n'est-ce pas, charmante ? disait-il renversé sur son siège.

Bref, m'amusant fort de la situation, mais sans souffler mot, je m'habillai de pied en cap et m'en allai sans que le Gros Bonnet, tout à son histoire, eût eu le moins du monde l'air de se douter de ma présence.

En entendant la porte se refermer sur moi, la femme, pour sortir d'embarras, se mit à fondre en larmes.

— Eh! qu'avez-vous donc, toute belle? demanda le protecteur en prenant son air le plus surpris.

— Ah! vous allez me mépriser! le cœur n'y était pour rien ! geignit la coupable.

— Vous mépriser ! et pourquoi ?

— Mais, vous avez bien vu la personne qui, tout à l'heure, était là.

Le Gros Bonnet parut tomber des nues.

— Qui ça? fit-il, *votre cousine?* Ah! ma chère enfant, vous me faites injure... Ma jalousie ne va que jusqu'aux hommes.

A mon retour chez moi, je trouvai l'intermédiaire de mon mariage :

— Nous dînons ce soir chez ton futur beau-père. Tu verras quel homme charmant il est, m'annonça-t-il.

Quand j'entrai dans le salon des parents de ma future, qu'on juge de ma stupéfaction !

Le beau-père était le Gros Bonnet !!! Je fus refusé !

## TROISIÈME BEAU-PÈRE

### OU ACCUSÉ D'UN FAUX VENTRE

Six années après ma seconde tentative de mariage, un jour que j'étais bien tranquille, sans penser à mal, un cousin vint me dire à brûle-pourpoint :

— Tu devrais te marier?

Puis, sans me donner le temps de répondre, il ajouta :

— Quel malheur que tu aies du ventre!

Jusqu'à cette malencontreuse remarque, je jure que je ne m'étais pas encore bien rendu compte du tour affreux que m'avait joué, en quelques années, l'abus immodéré des farineux.

Plusieurs fois, il est vrai, mon tailleur m'avait crié : « Gare ! » mais cet imbécile, pour me signaler les progrès du mal, s'était servi, par politesse, de termes si flatteurs, qu'il avait chatouillé mon amour-propre sans éveiller le moins du monde mes craintes.

Quand il me disait : « Monsieur a le mollet plus riche que l'an passé » — ou — « l'assiette du pantalon est plus copieuse », je parie que quiconque, à ma place, aurait pris cela pour un vrai compliment.

Ainsi, la veille même, Eberhardtsteinhut (un vrai nom de tailleur, vous le voyez... car je n'invente rien) m'ayant soufflé d'un ton mélancolique : « Monsieur devrait bien en rester là » je m'étais simplement imaginé qu'il faisait allusion au total de sa note attendant un premier acompte.

On peut donc juger de ma profonde stupéfac-

tion, lorsque mon cousin le marieur me lança brutalement ce :

— Quel malheur que tu aies du ventre!!!

Au ton même qu'il mit dans cette exclamation, il avait l'air de me voir si gros! tant énorme! que j'en suis encore aujourd'hui à me demander pourquoi, du même coup, il n'ajouta pas :

— Qu'as-tu fait de ta trompe?

A ce cri d'alarme que me jetait mon cousin, je baissai donc les yeux pour faire descendre mon regard le long de ma personne.

Horreur! je crus d'abord qu'on m'avait coupé les deux jambes sans me prévenir... une farce de fumiste, quoi! En vain je me reculai maintes fois pour découvrir mes pieds qui se dérobaient sous cette banlieue annexée par l'embonpoint.

Sur cette plaine dont, jadis, rien ne gênait la vue, tout un quartier neuf s'était élevé qui ne me laissait plus voir à l'horizon que l'infime extrémité de mes chaussures!

Bref, un ventre à compromettre une vierge qui l'aurait porté pendant neuf mois!

Le cousin m'ayant répété sa terrible phrase :

— Quel malheur que tu aies du ventre!

Je m'écriai tout exaspéré :

— Où diable veux-tu que je le mette?

— Dame! mon cher, avise : il doit y avoir un moyen de rentrer cela. Si tu te décides, viens demain, à une heure précise, au café Véron; j'y serai avec ton futur beau-père. Tu entreras comme par hasard, en cravate blanche et surtout en habit noir.

— En habit! mais alors mon ventre lui sautera aux yeux.

— C'est un malheur, mais l'habit est de toute nécessité. Dans les idées de ton beau-père, quiconque ne porte pas l'habit, n'est point un homme sérieux. A demain!

Quand la sagesse des nations a dit :

« Qui peut le plus peut le moins, » elle n'a sans doute pas songé au cas où un monsieur trop gros voudrait, en vingt-quatre heures, se transformer en homme maigre.

Je cherchai donc toute la nuit la solution du problème avec d'autant plus de zèle que j'étais encouragé par ce renseignement du cousin que mon futur beau-père, en plus de sa manie de voir les gens en habit, avait aussi celle de collectionner des maisons, ce qui l'obligeait, annuellement, à

signer des quittances de loyer pour une centaine de mille francs.

Si puissante que soit la gymnastique à dégraisser les gens, je crus inutile de tenter, en une seule leçon, d'arriver à la taille élancée d'un paratonnerre et, pressé par le temps, je courus chez un inventeur qui, à la quatrième page de tous les journaux, annonçait merveilles de sa ceinture *anti-obésique*.

En fouillant dans ses cartons, ce boutiquier me demanda :

— Est-ce pour vous?

Naturellement, je répondis avec dédain :

— Dieu merci ! non.

Naturellement aussi, le marchand me donna aussitôt une ceinture à ma taille.

J'emportai mon talisman et, de retour au logis, je m'habillai en grandissime tenue : chaussures vernies, cravate blanche, habit noir, etc., etc.; en un mot, l'irréprochable mise d'un homme... sans pantalon; — car je laissai sur une chaise ce vêtement que je ne devais passer qu'au dernier moment.

Puis je regardai la pendule... J'avais encore deux grandes heures à moi jusqu'au moment du rendez-vous.

Alors je plaçai doucement la ceinture autour du « monstre » qui ne se doutait de rien et s'épanouissait dans toute sa majesté.

Une, deux, trois, v'lan !

Et je tirai sur la courroie d'un bras si vigoureux que, du premier coup, le tour diminua de vingt bons centimètres.

J'allais m'applaudir de ce beau résultat, mais, aussitôt, les oreilles me sifflèrent, ma face s'empourpra, mes yeux s'injectèrent et ma respiration haleta... Je venais de me donner une demi-apoplexie.

Peu à peu, tout finit par se tasser et, regrettant ma brutalité première, je procédai par la douceur. Tous les quarts d'heure, je tirais sur la courroie, puis je respirais.

En somme, j'arrivai à faire rentrer au bercail trente-trois centimètres récalcitrants, mais il n'aurait pas fallu me demander de ramasser une épingle.

Cinq minutes me restant à peine pour voler au rendez-vous, je m'empressai, tout joyeux de ma réussite, d'enfiler mon pantalon, cette pièce indispensable qui manquait à ma toilette.

O rage ! ô désespoir !

Car si, moi, j'avais maigri, mon pantalon ne s'était nullement rétréci ! ! !

Le devant du maudit haut-de-chausses qui, jadis, était bien tendu sur le monstre florissant, laissait maintenant flotter l'étoffe en une poche disgracieuse qui retombait sur mes genoux.

Ce ballon dégonflé, qui faisait tablier, était d'un si burlesque aspect que Job, le grand fantaisiste de la toilette, n'eût pas osé s'affubler ainsi.

Une redingote, soigneusement boutonnée, aurait pu, à la vérité, dissimuler le désastre; mais il fallait endosser cet habit exigé par le beau-père ! Je songeai bien un instant à retourner le sens de l'habit en mettant les basques par devant, mais je compris qu'un beau-père, si fanatique de ce vêtement, devait nourrir aussi le préjugé d'avoir un gendre portant l'habit d'après les idées reçues.

Pressé par l'heure, je brûlai courageusement mes vaisseaux.

Je débouclai ma ceinture ! !

Alors s'échappant, le prisonnier se précipita dans le vide avec ce terrible « *floc* » que fait entendre la Loire quand elle rompt ses digues, et le drap revint aussitôt s'arrondir sur cet ami rentré au gîte.

A l'entrevue, je me tins sans cesse de face et

suivis tous les mouvements du beau-père. J'espérais, toujours vu de poitrine, dissimuler le profil trop accentué de ma personne.

Cependant le cousin marieur, qui croyait n'être aperçu que de moi, s'épuisait en gestes furibonds qui voulaient dire :

— Et ton ventre? — Pourquoi l'apportes-tu? — Ne te l'avais-je pas défendu?

Cette pantomime fut si imprudente que le beau-père la remarqua enfin.

Aussi, dans un petit coin et à voix basse, quand mon cousin demanda au collectionneur de maisons :

— Que pensez-vous de mon jeune homme?

L'autre lui répondit sèchement :

— Je ne déteste pas la plaisanterie, mais à son heure. Votre jeune homme est un mauvais farceur qui n'aura pas ma fille.

— Pourquoi?

— Quand l'avenir de mon enfant est en question, je goûte peu les mauvaises charges d'atelier.

— Je ne vous comprends pas.

— Allons donc! j'ai voyagé, mon cher, et je n'avais pas besoin de surprendre vos gestes d'étonnement pour deviner tout de suite la mystification des oreillers.

— Permettez...

— Non, non, avouez-le, votre protégé s'est fait un faux ventre avec des oreillers.

Je n'entendais pas un mot de cette sorte de messe basse, mais, sur la figure ahurie de mon cousin, je lus que j'étais blackboulé.

Alors, voyant mon procès perdu, l'envie me prit de m'amuser de mon juge.

J'abordai donc le beau-père et, avec le plus beau sérieux du monde, je lui tins ce discours :

— Si notre affaire se conclut, je tiens à ce qu'on mette dans le contrat cette clause expresse que, dans le cas de séparation, j'aurai le droit de prendre Me X... pour avocat. — Ne voyez pas d'insulte là dedans, cher monsieur ; c'est de la simple prévoyance. Jugez-en. Je suppose que le malheureux cas du procès en séparation se présente, alors vous vous direz tout naturellement :

— Voyons, il s'agit de faire éreinter mon gendre. Qui faut-il lâcher sur lui? Quel est l'avocat le plus terrible pour les séparations... celui qui mange la cervelle de la partie adverse?

Et vous irez tout droit chez Me X... qui, plus tard, à l'audience, prouvera que j'ai jadis arrêté des diligences, massacré des femmes enceintes et des confiseurs et que j'ai été guillotiné cinq fois;

en un mot, qui me fera une telle réputation pour le restant de mes jours que, quand j'irai dîner au restaurant, on refusera de me confier un couvert, même en étain.

Vous voyez cela d'ici, n'est-ce pas?

Tandis que si, par clause du contrat, j'ai seul le droit de prendre Me X..., alors, le cas échéant, je le mets à vos trousses, on plaide, et je deviens intéressant.

Chacun se dira :

— Pauvre garçon! Quelle épouvantable canaille il avait pour beau-père!

Vous voyez encore cela d'ici, n'est-ce pas? — En admettant même que nous n'arrivions pas à cette fâcheuse extrémité, la clause du contrat sera toujours un moyen d'intimidation qui vous tiendra en laisse.

*
* *

Et, là-dessus, je lâchai mon homme sans même penser à deviner sur son visage si l'esprit de prévoyance dont je venais de faire preuve n'avait pas raccommodé mes affaires.

Voilà l'histoire de mes trois beaux-pères.

---

# TRENTE-SIX PERSONNES

## POUR UNE CASQUETTE

# TRENTE-SIX PERSONNES

## POUR UNE CASQUETTE

---

Mon tailleur se nomme tout simplement, semaines et dimanches, Heberhardtsteinhut.

Pour ma plus grande commodité de prononciation, je l'ai toujours appelé : Mulhouse (sa ville natale).

Heberhardtsteinhut n'est pas un de ces grands faiseurs dont la vitrine de boutique annonce, en

lettres dorées, qu'ils culottent des têtes couronnées; mais sa marchandise est solide, bon teint, bien cousue et de première qualité. Il m'exhibe ses petits échantillons lui-même, me prend mesure lui-même et, dix jours après, il m'apporte lui-même le vêtement qui ne fait pas un pli.

C'est tout aussi simple que cela.

Mais, l'homme n'étant jamais content de son sort, il me prit un jour l'envie de trahir mon bon Heberhardtsteinhut et d'aller frapper chez un célèbre faiseur.

Un domestique (*un*) vint m'ouvrir, qui me conduisit à un monsieur très grave (*deux*), qui prit aussitôt mes ordres.

Le monsieur ayant sonné, un autre domestique (*trois*) se présenta, qui reçut l'ordre d'aller chercher M. X... (*quatre*) pour inscrire les mesures. Cet inscriveur de mesures amenait avec lui un jeune homme (*cinq*) frisé, musqué, et mis! oh! mis! — au moins un baron! qui était le coupeur de gilets.

En se retirant, le baron envoya un... mettons un comte... qui prit la mesure du pantalon (*six*).

Au comte succéda un prince (*sept*) qui s'intitula modestement le coupeur d'habits.

Tous ces gens-là étaient graves et sérieux; on voyait bien qu'ils exerçaient un sacerdoce.

Moi, j'étais vraiment honteux de déranger tant de hauts personnages, bien couverts, sévères et un peu protecteurs; ils avaient l'air d'avoir quitté une salle de bal afin de venir donner audience dans l'antichambre à un pauvre. Je m'attendais presque à ce qu'ils allaient me faire servir une soupe!!!

Pour ne pas oublier la mise en scène, disons qu'ils m'avaient successivement fait passer :

Pour le gilet, dans un boudoir Louis XV ;

Pour le pantalon, dans un salon Louis XIV ;

Pour l'habit, dans une salle du trône.

Un troisième domestique (*huit*) me conduisit au caissier (*neuf*), qui prit mon nom et mon adresse, et me remit au monsieur très grave (*dix*), lequel me repassa au domestique (*onze*), qui ouvrait la porte de sortie.

Je mentionne, avant de quitter la boutique, trois garçons de magasin (*quatorze*) qui m'avaient déplié les étoffes à choisir.

Quelques jours après, je reçus à domicile :

1° Trois fois l'essayeur de pantalons (*dix-sept*);

2° Deux fois l'essayeur de gilets (*dix-neuf*);

3° Six fois l'essayeur d'habits (*vingt-cinq*), un grand maître qui se faisait suivre à chaque fois par un porteur (*trente et un*), qui avait l'air d'avoir charge de porcelaine fine.

Mes habits arrivèrent enfin.

Il paraît que, pour être bien à la mode, les habits doivent être un peu justes.

Les miens étaient tellement à la mode que, ne pouvant parvenir à y entrer, dus je me contenter simplement d'en faire le tour.

Puis je reçus le caissier (*trente-deux*), qui me présenta à payer une note si fabuleuse que je regardai sérieusement sur la facture si on ne m'avait pas compté par erreur une maison de campagne : j'offris net les deux tiers de la somme, en stipulant qu'on me fournirait, comme appoint, une petite rente viagère.

Ce qui fut cause que, le lendemain, j'eus la visite d'un huissier (*trente-trois.*)

Il me pria de passer chez le juge de paix (*trente-quatre*).

Lequel me fit expliquer l'affaire à son greffier (*trente-cinq*).

La facture fut réduite de moitié.

C'était peut-être bon marché pour tant de salons usés et tant d'individus dérangés, mais c'était terriblement cher encore pour un habillement qu'il me fallait contempler... comme Moïse dut regarder la terre promise... sans pouvoir y entrer.

Quand j'avouai à Heberhardtsteinhut l'infidélité que je lui avais faite pour un grand faiseur, il tourna et retourna le vêtement.

Puis il devint pensif; il cherchait un moyen de me rendre ces habits utiles.

— Il y a une façon d'en tirer parti, me dit-il.

Il les emporta et me tint parole.

Quinze jours après il me rapportait une casquette (*trente-six*).

---

ENCORE UN PAS A FAIRE

# ENCORE UN PAS A FAIRE

---

Le divorce, une fois rétabli, tout ne sera pas dit.

Il y aura encore un pas à faire pour le mieux de la félicité des époux.

Le nombre immense de gens mariés qui soupirent après le rétablissement du divorce prouve clairement que le bonheur conjugal ne réside pas dans la vie à deux.

Vous allez vous écrier :

— Où voyez-vous la vie conjugale autrement qu'à deux??

— A trois, parbleu !

Et ce grand pas à faire, après le Divorce rétabli, c'est d'autoriser la Bigamie :

1° Par humanité d'abord;

2° Par ordre de la nature;

3° Dans l'intérêt des bonnes mœurs.

## 1° Par humanité.

Il est un fait évidemment prouvé par tous les recensements connus, c'est que le nombre des filles qui naissent dépasse de plus d'un tiers celui des garçons.

Cette infériorité numérique de la population masculine est encore affaiblie par les sinistres de la marine et les boucheries de la guerre, deux genres d'agréments auxquels les dames ne prennent aucune part. (Ce n'est pas un reproche que je leur adresse!)

Il s'ensuit donc que ce bas monde renferme deux femmes pour un homme, ce qui, en admettant que tout homme se marie, assure le fameux

bonnet de sainte Catherine à la moitié juste du sexe enchanteur ! ! !

Pourquoi ces charmantes créatures sont-elles condamnées à danser devant le buffet du mariage ?

Parce que la législation, sourde à la logique des chiffres, n'a pas compris que la bigamie était une institution agréable, utile, morale et que les exigences de la nature rendent nécessaire.

## 2° Par ordre de la nature.

Nécessaire ! oui je le prouve.

Comme tous les animaux l'homme a un instinct, et cet instinct le pousse à se soumettre aux impérieuses lois de la nature qui lui a donné deux bras, deux yeux, deux poumons, deux jambes, etc.

Prenez cent maris, et vous en trouverez quatre-vingt-dix-neuf ayant une maîtresse (*une seule*, bien entendu, car je ne veux parler que des maris *rangés*); épouse et maîtresse... deux femmes, c'est-à-dire le rétablissement de l'équilibre.

— Mais, vous écrierez-vous, on a vu des maris fidèles !

Oui, mais on a vu aussi des chiens qui jouaient aux dominos. Ces rares excentricités confirment la règle.

La *rousse* n'est, après tout, qu'une *blonde* exagérée, et nous pouvons regarder la *châtaine* comme une *brune* déteinte.

Donc la race féminine n'admet que deux variétés.

La bigamie nous permettrait ainsi cette charmante transition de la brune à la blonde, tant célébrée par les poètes de toutes les époques, ce qui prouve son indispensable raison d'être. — Mais n'abordons pas l'anacréontique. Restons dans la note grave.

## 3° Dans l'intérêt des bonnes mœurs.

N'est-ce pas une vérité qui saute aux yeux que la bigamie rendrait l'homme sédentaire en lui mettant sous la main ce qui jadis lui faisait battre les buissons... car, on ne saurait le nier, l'homme, en fait de femmes, est né braconnier.

Il y trouverait encore la notable économie de ce

qu'on appelle le ménage en ville, cette dépense *extra* qui sape les fortunes les mieux établies.

Deux femmes réunies sous le même toit représenteraient, c'est incontestable, soixante et dix pour cent de dégrèvement pour le budget qui alimente deux femmes séparées.

Et (j'appuie sur le côté moral de ce point) le mari, tout en profitant de cette économie, se trouverait contraint à une égalité parfaite de générosité envers ces deux gracieuses créatures qui lui auraient confié le soin de leur félicité. On ne le verrait plus refuser la jouissance de l'omnibus à celle qu'il conduisit devant le maire et accorder le huit-ressorts à celle qu'il n'a jamais menée que chez Brébant.

Ainsi, en nous plaçant à l'ignoble point de vue pécuniaire, nous voyons la bigamie l'emporter sur la monogamie que nous impose une imprudente législation.

Sans la bigamie, prodigalités et ruine motivées par les deux ménages *forcément* distincts.

Avec la bigamie, dépenses extraordinaires réduites par la réunion, et... (il faut tout dire, n'est-ce pas?)... recette doublée par l'encaissement de deux dots.

Pouah!! laissons bien vite de côté toutes ces

viles questions d'argent! Examinons les choses sous une autre face :

La bigamie, en réunissant deux femmes, qui se tiendraient mutuellement compagnie, les mettrait à même de contenter leur besoin inné d'échanger ces mille petites confidences, roulant sur de gros riens, qui, mal écoutées patiemment par un homme, forcent les dames de se répandre au dehors pour donner cours, en société féminine, à ce goût naturel d'épanchements. Rassasiées par le papotage à domicile qui les dispenserait de sortir, elles n'auraient plus cette préoccupation pénible d'une coûteuse lutte de toilettes avec Mesdames telles ou telles.

Les femmes intelligentes et dévouées m'approuvent, j'en suis certain; mais les grincheuses et les égoïstes vont s'écrier qu'elles n'admettent pas le partage.

Eh! mesdames, ne vaut-il pas mieux posséder une bonne moitié de mari que d'arriver en quart ou en sixième dans la propriété d'un époux que le mariage, tel qu'il est institué aujourd'hui, rend infidèle, mais que la bigamie priverait de toutes ces excellentes raisons qui justifient son infidélité.

Hein! plaît-il? vous n'admettez pas que l'infidélité puisse être jamais excusable!!

O mesdames, vous êtes de mauvaise foi.

Vous savez, au fin fond de votre conscience, que l'infidélité est non seulement excusable, mais qu'elle est même obligatoire.

Permettez-moi une question.

Jeunes filles, on fût venu vous dire : Voici un mari en bois, » l'eussiez-vous choisi ?

Non, n'est-ce pas ?

Vous l'avez bel et bien pris en parfaite connaissance de cause.

Or, votre choix et l'imprudente institution de la monogamie condamnent naturellement le mari à donner de vigoureux coups de ca... (canif n'est vraiment pas assez fort)... coups de hache dans le contrat.

A tous moments le mari peut et doit répondre à l'appel de légitimes exigences. La nature impose, au contraire, à la femme des bornes à son désir de réciprocité.

Durant les derniers mois si pénibles d'une grossesse, et pendant la longue durée de l'allaitement, que devient le mari, resté les bras ballants? — (ici je note le fait acquis au procès que cet infortuné, mis en grève, n'est pas de bois. Vous l'avez

avoué.) — Doit-il donc se métamorphoser en carafon d'orgeat?

Hélas! les miracles ne sont plus de ce temps.

Le voici donc en maraude et, grâce à la monogamie, loin d'être coupable, il est intéressant... c'est, pour ainsi dire, l'enfant qui, après avoir pris l'habitude de jouer, se trouve privé de son polichinel.

Mais, pour un cas pareil, admettez un instant la bigamie; alors notre affamé n'a plus d'excuse pour aller au buffet de son voisin, car la double possession lui impose le devoir de ne se jamais laisser prendre au dépourvu.

Autre objection majeure.

De quel droit les imprudents législateurs ont-ils privé des douces jouissances de la paternité le mal chanceux qui a pris une femme stérile? Qui remettra cinquante pour cent dans son jeu, si ce n'est la bienfaisante bigamie?

Quand la statistique, je le répète, nous montre la nature, qui ne prodigue pas les choses de prix, produisant un seul homme pour deux femmes, ne sentons-nous pas notre cœur pris d'une douce pitié, et notre conscience ne nous ordonne-t-elle pas de faire quelque chose pour cette moitié des

emmes que l'absurde monogamie laisse isolées ans leur célibat.

Rien pour celles-ci! tout à celles-là.

Un farouche dépravé, vrai monstre de cynisme, isait un jour : « Par intérêt pour les dames, je ote le maintien du mariage, car, sans lui, que deiendraient les âcres joies de l'adultère! » — Cette ensée est un épouvantable blasphème, je le dis ien haut, *mais*... (quand on creuse une question, faut admettre les plus extravagantes supposiions) mais, dans l'hypothèse impossible de l'exisence des dites joies, par quelle injustice la légisation déshérite-t-elle la moitié des femmes de ces atisfactions?

On a vu... dans le temps... bien avant 93... à époque où la garde nationale avait des arbalètes, n a vu, dit-on, quelques femmes qui trompaient eurs maris. Aujourd'hui que la grande Révolu-on a si profondément épuré nos mœurs, un tel ait nous semble incroyable; mais puisque nous ommes convenus d'admettre cette extravagante upposition, ne pensez-vous pas que la bigamie ffre plus de sécurité au chef marital?

En pratiquant la maxime : *Diviser pour régner*, ous entretiendrez adroitement vos deux femmes

dans un petit état de rivalité qui fera leur fidélité bien gardée.

Elles ont une infaillible clairvoyance sur cet article et, au plus petit faux pas de l'une, l'autre ne manquerait pas, pour obtenir la timbale du mari commun, de faire son petit rapport.

Ce serait là une douce vie mêlée de dévouement et de moucharderie.

Ah ! ouiche ! diront les sceptiques, elles s'entendraient pour tromper l'époux.

Allons donc ! c'est bien peu rendre justice aux dames. Elles sont un puits profond pour leurs propres secrets, mais elles deviennent une éclatante trompette pour publier à tous les échos ceux de la voisine.

C'est même là une de leurs plus incontestables supériorités sur les hommes.

## Résumé.

Non, le bonheur n'est pas possible dans la vie à deux :

Il faut tenter un *essai loyal*, de la vie à trois : un homme pour deux femmes.

Et si nous voyons que nous nous sommes trompés dans ledit essai loyal, chercher une autre combinaison : Deux hommes pour une femme, par exemple.

## Dernière objection.

Mais, les célibataires ? me direz-vous.

Eh bien, quoi, les célibataires ?

Que deviendront-ils si, grâce à la bigamie, toutes les femmes sont casées ?

La bigamie, sanctionnée par la loi, deviendra une sorte de *permis de chasse*. — Et le permis de chasse n'a jamais entravé le braconnage.

# LES SOULIERS D'UN MORT

# LES SOULIERS D'UN MORT

OU

## LES SUITES D'UNE PURGATION

---

Il était un jour un colonel anglais qui avait le tic commun à tous les colonels.

Il voulait passer général.

Plus brave encore que son épée, il aurait désiré une bonne guerre qui lui permît de se signaler par son courage, mais la paix profonde dont on jouissait alors ne lui laissait que la seule chance de se

distinguer par la belle tenue de son régiment.

Aussi, à voir passer ses soldats tant proprets et si luisants, c'était à croire que chacun d'eux, au retour à la caserne, était enveloppé dans une de ces gazes légères dont, en France, nous entourons les baromètres pour les préserver des mouches.

A l'approche de la tournée du général inspecteur, le colonel, qui voulait enlever les épaulettes étoilées tant désirées, examina ses hommes et, leur trouvant le teint un peu échauffé, résolut de purger en masse tout le régiment.

*
* *

Il se rendit aussitôt chez un médecin qui était un — puits ne serait pas assez fort — un gouffre de science.

Je dis « gouffre » faute de pouvoir trouver un autre terme plus énergique pour qualifier cet homme qui avait soulevé les derniers voiles de la science à ce point qu'il guérissait de la migraine... Malheureusement pour ses confrères, il emporta son secret dans la tombe.

Son savoir était si profond que, — alliez-vous le

consulter, — après vous avoir dit : « Tirez la la langue, » à la seule inspection de l'organe, il ajoutait : « Vous mourrez d'un couvreur qui vous tombera sur la tête ; » et il vous prescrivait un régime à suivre !!!

Ce phénomène avait fouillé l'homéopathie jusqu'à l'indiscrétion, mais il ne soufflait mot de cette découverte que, soixante ans plus tard, Samuel Hannemann devait rendre publique en se l'attribuant.

*
* *

A la demande du colonel, il lui remit certaine potion purgative, en y joignant cette très sérieuse prescription :

— Vous en verserez avec précaution un quinze cent millionième de goutte par hectolitre d'eau et vous agiterez longtemps.

Au dire de ce dieu de la science, la fiole, qui était grosse comme un petit cure-dent, contenait assez de liquide pour que, chaque mois et pendant huit années, tout le régiment pût se régaler à ventre déboutonné.

*
* *

De retour au logis, le colonel avait posé la fiole sur une table.

Son fils Tom, âgé de trois ans, la trouva et, — v'lan! d'un seul coup!! — avala ces huit années de potion mensuelle pour tout un régiment.

Grands dieux!!!

A cette vue, un horrible cri d'effroi fut poussé par monsieur le colonel et madame la colonelle. On courut à la hâte chercher l'illustre praticien qui arriva encore assez à temps pour dire :

— Il est perdu!

— Mais, docteur, voyez donc comme il a toujours bonne mine.

— C'est possible : mais, dans cinq minutes, dans une heure, peut-être demain, il vous mourra entre les doigts.

Et le docteur, qui tenait à se conserver la clientèle de cette famille en lui inspirant confiance dans son savoir, se retira en ajoutant :

— D'un instant à l'autre, je vous garantis la catastrophe.

*
* *

Donc les parents résignés s'attendirent à un malheur.

Aussi, quand le petit imprudent eut ses *dix ans*, le général... (après quatre années de guerre pendant lesquelles il renouvela cinq fois son régiment, le colonel venait enfin d'être nommé général à la suite d'une soirée intime à la Cour où il avait accompagné sur l'épinette une princesse du sang qui chantait un lai d'amour)... le général dit à sa femme :

— A quoi bon perdre notre argent à donner de l'instruction à Tom, qui, d'un instant à l'autre, va nous mourir entre les doigts? Mieux vaut nous mettre en frais pour Junior, l'unique espoir de notre nom.

*
* *

A *douze ans*, le pauvre Tom hérita de son parrain, qui, du fond des Indes, lui léguait une douzaine de millions dont les intérêts devaient s'accumuler intacts jusqu'à la majorité du filleul.

Dès ce moment, les souliers de Tom acquirent un prix fort apprécié de ceux qui, après sa mort prochaine, comptaient les chausser.

*
* *

Il était si bel et bien condamné que son père ne crut pas faire un vœu impie en disant un beau matin :

— Dès que le trépas de Tom nous fera ses héritiers, je donne ma démission pour aller planter mes choux dans quelque magnifique château avec prés, bois...

— Et un joli moulin, ajouta la mère.

Huit jours avant la *majorité* de leur enfant, et sans avoir joui du moindre château ni du plus mince moulin, le colonel et sa femme s'éteignirent pleins de bouderie contre leur fils qui *traînait* toujours.

*
* *

Quand vint l'heure du mariage, Tom s'écria :

— A quoi bon faire une veuve ?

Et il se pelotonna dans ce célibat si doux pour l'homme millionnaire.

*
* *

Junior, que le futur héritage attendait, fit un mariage des plus riches. Il n'apportait que sa modeste part de cadet, mais il avait de si belles espérances ! ! !

*Vingt-cinq ans après*, Junior, de tout cet avenir magnifique qui lui souriait au jour des noces, n'avait réalisé que sept filles qui menaient grand risque de mourir vierges faute d'une dot ; — car les époux Junior, dans l'espérance d'avoir bientôt la douleur de perdre Tom, avaient cru devoir croquer leur propre patrimoine.

Ils faisaient un petit ménage d'enfer ; — d'heure en heure, depuis le premier jour, — madame ne cessait de reprocher à Junior la santé de son frère. Sans ce fallacieux trébuchet de l'héritage, disait la bonne dame, elle aurait jadis épousé l'homme qu'elle aimait, et, aujourd'hui, l'avenir de ses enfants ne serait pas compromis par la mauvaise foi d'un homme qui paraissait avoir été bâti par les Romains.

Toutes ces querelles finissaient, à la vérité, par un : « Patientons », mais elles se rallumaient à la moindre échéance.

Bref, de *Patientons* en *Patientons*, les époux Junior moururent, à leur tour, le nez au vent et sans avoir entrevu la terre promise.

Quant à Tom, il jouissait toujours de son reste, bien dorloté par ses maîtresses et ses domestiques, tous avides de voir leurs noms inscrits sur le testament du vieux garçon.

*
* *

Le jour où il constitua une dot de cent mille francs à chacune de ses sept nièces, elles trouvèrent immédiatement sept maris de bonne volonté qui se dirent :

— Cent mille francs de dot, c'est peu ; mais ma future a un oncle si riche ! ! !

Et toujours comptant sur les souliers du mort, les sept couples se mirent à faire bon nombre d'arrière-petits-neveux qui, eux aussi, multiplièrent à tel point que Tom, à *quatre-vingt-deux* ans, comptait 123 neveux, qui tous, hargneux et rapaces, lui tendaient leurs 1,230 doigts crochus.

*
* *

A *quatre-vingt-seize ans*, l'oncle avait déjà enterré

deux générations de ses arrière-petits-neveux, qui, les uns à la file des autres, étaient tombés au grand trou, après avoir, nouveaux Tantale, vingt fois cru atteindre ces millions qui leur paraissaient si proches.

Une troisième meute, plus nombreuse et aussi âpre à la curée, avait donc repris la piste. Dans toutes ces mains, — qui se fermaient en poings par derrière, mais qui s'ouvraient suppliantes et bien creuses devant lui. — Tom entassait en vain les cadeaux et l'argent ; il n'en était pas moins pour eux un voleur qui leur payait à peine les intérêts d'une somme dérobée.

*
* *

A *cent deux ans*, le vieillard tomba tout à coup gravement malade.

Enfin, la crise si longtemps attendue d'un instant à l'autre, se déclarait ! ! !

L'illustre docteur avait prédit juste ! ! !

Tom allait payer son imprudence ! ! !

Ils allaient donc enfin avoir l'assiette au beurre !!!

Malheureusement, tous les héritiers furent paralysés par une si douce émotion que pas un d'eux n'eut l'idée de lui envoyer du secours. Aussi, par

l'absence de soins, la maladie ne se trouvant pas encouragée, bouda et disparut.

*
* *

Comprenant qu'ils avaient fait une fausse manœuvre qui pouvait leur attirer la rancune de l'oncle, les neveux accoururent alors chauds d'affection et de tendresse pour le convalescent.

Les rôles étaient changés.

Ce fut un steeple-chase au dévouement pour arriver premier sur le testament.

A son tour, le vieillard fut choyé, nourri, hébergé, fourni de tout pendant les *vingt dernières années* de sa vie. Durant cette longue période, on ne lui laissa pas le temps de porter sa main à sa poche. Il n'eut l'occasion de dépenser qu'un unique sou, — pour passer un pont, — et encore chacun de ses 534 neveux de la troisième génération vint, le lendemain, lui dire avec un ton de doux reproche :

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé ?

Vous comprenez les immenses économies que Tom, ainsi défrayé de toutes dépenses, devait avoir laissées à ses héritiers quand, à l'âge de *cent vingt-deux ans*, il se décida enfin à mourir.

*
* *

Tous sautèrent sur le testament.

Il ne contenait que ces seules lignes :

« Je remercie mes neveux de l'amour et du
» dévouement dont ils ont entouré, sur la fin de sa
» vie, un pauvre vieillard resté sans ressources.
» La Providence les récompensera de la délicate
» et discrète générosité avec laquelle ils m'ont
» secouru depuis l'époque de cette maladie qui
» me fut causée par la nouvelle de la fuite du
» banquier auquel j'avais confié toute ma for-
» tune. »

Le testament disait la vérité.

Depuis vingt ans, les fameux souliers du mort n'avaient plus de semelles.

---

# UN ROMAN TROP BIEN ÉCRIT

# UN ROMAN TROP BIEN ÉCRIT

M. et madame Lambourdet ont entendu tant vanter le roman du *Capitaine Fracasse* qu'ils se sont fait d'avance une fête de consacrer la soirée du dimanche à cette lecture.

A l'heure dite, les époux s'installent près du feu, et monsieur se prépare à lire à haute voix.

*
* *

Madame. — Dis donc, chéri, c'est un peu leste, n'est-ce pas?

LAMBOURDET. — Je l'ignore; tout ce qu'on m'a dit, c'est que cet ouvrage est remarquable par ses descriptions; de loin en loin les personnages lâchent deux mots, puis on se remet bien vite à décrire.

MADAME. — Alors, c'est dans le genre de notre *Guide en Italie.*

LAMBOURDET, *qui ne veut pas contredire sa femme.* — Précisément.

MADAME. — Maintenant, je t'écoute.

LAMBOURDET, *lisant :*

## CHAPITRE PREMIER

### L'IGNOTE DE L'ALBERGO

MADAME, *répétant.* — Lignote de l'Albergo? Ce doit être un nom propre espagnol. Continue, mon chéri!

LAMBOURDET, *reprenant sa lecture :*

Par fandiou! clâma l'ignote émacié et épichole, la déambulation est ecphractique...

MADAME, *étonnée.* — Es-tu bien sûr de ne pas avoir été trompé?

LAMBOURDET. — En quoi?

MADAME. — Dame! ce roman est tellement, tellement, tellement beau, qu'il doit avoir été traduit en toutes les langues ; le marchand t'aura fourré une traduction étrangère.

LAMBOURDET, *avec doute.* — C'est bien possible! *Continuant sa lecture :*

Est ecphractique! qu'on me serve...

*Avec joie* : Ah! tu le vois, c'est du français! « *Qu'on me serve!* » est français.

MADAME, *incrédule.* — Oh! cela ne prouve rien, c'est peut-être comme « *canapé* », qui est de toutes les langues. Souviens-toi, en voyage?

LAMBOURDET. — C'est vrai! (*Avec admiration.*) Je ne sais pas comment tu fais pour retenir aussi facilement toutes les langues.

MADAME. — Je tiens ça de ma mère. — Continue ta lecture, mon loulou.

LAMBOURDET, *lisant.*

— Qu'on me serve douze malarts et tout un godin!
— Tout un godin! demanda le proxène stupéfact.
— Je n'aime pas les épanalapses.
— Quel agrique! se dit le proxène.

Avec l'adresse d'un carpteur, l'ignote émacié et épichole décarnelait le godin, quand il s'écria :

— Quelle mydèse!

— Un simple empyreume! bégaya le proxène.

— Pas d'exégèses, truand! je veux te pennader, hurla l'ignote, en claquant sur son intrapelvitrochanterien, à la façon du pierrot Paul Legrand.

Madame, *interrompant avec joie :* — Ah! Paul Legrand! je comprends enfin sept mots.—Vois-tu, mon ami, ce livre-là est peut-être très bien écrit, seulement il ne me paraît pas déborder d'intérêt.

Lambourdet. — Moi, je ne tiens pas à comprendre, car je me suis fait un raisonnement.

Madame. — Lequel?

Lambourdet. — Suis bien mon idée. On nous a dit, n'est-ce pas, que ce livre était surtout remarquable par ses descriptions? Maintenant, je te le demande, qu'est-ce qu'une description? C'est une manière de dépeindre à quelqu'un quelque chose qu'il ne connaît pas. — Or, nous ne connaissons rien à tout ce qu'il nous dit là, — donc c'est une description.

Madame. — Alors, continue. Il a peut-être écrit pour toutes les classes; le tour des fourreurs viendra sans doute.

Lambourdet, *continuant...*

— Mais l'ire amena chez l'ignote une sorte d'emprosthotonos (1).

Ah ! il y a une note !

*
* *

MADAME. — Une note ! Ah ! tant mieux ! Vois-la bien vite, mon chat, ce doit être une note explicative, qui va probablement tout nous faire comprendre ; quelquefois un rien vous met sur la piste.

LAMBOURDET, *lisant la note :*

EMPROSTHOTONOS ou EMPROSTHOTONIE : l'un et l'autre se disent ; Alexis Bouvier employant de préférence le premier, nous nous sommes incliné devant l'autorité de ce chef de file. (*Note de l'éditeur.*)

MADAME. — Est-ce tout ?

LAMBOURDET. — Oui.

MADAME, *avec résignation.* — Alors, continue ; attendons le tour des fourreurs.

LAMBOURDET, *poursuivant :*

— Le proxène, heptomagène, était un spithaméen bigle, gibbeux et très adipeux.

— Mon Dieu ! que c'est donc bien écrit ! ! seulement, je voudrais comprendre un brin.

MADAME. — Tu ne m'ôteras jamais de l'idée que c'est une traduction que le libraire t'a fournie là. — Ah ! une inspiration ! si nous cherchions à comprendre à coups de dictionnaire ! va chercher le tien dans le buffet.

LAMBOURDET, *revenant.* — Gustave l'a emporté à sa pension. — Je n'ai trouvé que ce dictionnaire de poche *franco-annamite*, apporté par ton cousin le canonnier.

MADAME. — Cherche vite : « Adipeux. »

LAMBOURDET. — Voilà : « ADIPEUX *adjectif :*

ELGVZQR. — Ça ne suffit pas.

MADAME. — Non. Ah ! une autre inspiration. Si tu montais chez Gravier, il est employé aux naissances, il a peut-être vu naître tous ces mots-là.

LAMBOURDET. — Je monte le chercher.

*
* *

(*Rentrée de Lambourdet suivi de Gravier.*)

GRAVIER. — Belle dame, je vous baise les mains. — Lambourdet m'a expliqué de quoi il s'agit, et je suis à vos ordres. Je vous écoute.

LAMBOURDET, *reprenant la phrase :*

Le proxène, heptamogène, était un spithaméen, bigle, gibbeux et très adipeux ; son nez bisseptempustulé par le vin...

MADAME, *interrompant.* — Hein ! entendez-vous?

GRAVIER, *qui a gravement écouté.* — Oui, j'entends.... ; mais je ne comprends pas.

LAMBOURDET. — Ni moi non plus.

MADAME. — Ça ne ressemble pas du tout à du Paul de Kock.

GRAVIER. — Il n'est qu'un moyen d'en sortir, mais il est bon. Il faut réveiller Bonduneux qui nous tirera de peine.

LAMBOURDET. — Il est donc mécanicien ?

GRAVIER. — Lui ? Une montagne de science ! cent fois plus fort que Littré, qui a été son apprenti. — Apportez-lui vingt obélisques, et il vous les lira les yeux fermés.

LAMBOURDET. — Je monte chez lui, et je vous le descends.

*
* *

(*Entrée de Bonduneux.*)

Bonduneux. — Jolie châtelaine, je mets ma science à vos pieds.

Madame. — Alors mon mari va tout recommencer.

Bonduneux. — Inutile, trois mots seuls me suffisent pour deviner trente chapitres.

Lambourdet. — Donc je poursuis....

... par le vin, couvert d'acrochordons et surmonté à la glabelle d'une taroupe isabelle qui...

Bonduneux, *interrompant vivement.* — Arrêtez (*D'un ton de prudence.*) Je vous demande la permission de ne pas assister plus longtemps à cette lecture.

Madame. — Est-ce que c'est polisson ?

Bonduneux, *grave.* — Je le souhaiterais pour vous, belle dame, ce serait moins dangereux. Tout ce que je puis faire par amitié, c'est de vous assurer de ma parfaite discrétion, même devant les juges. — Seulement, je vous donne le conseil de ne pa

risquer plus longtemps votre avenir et celui de vos enfants...

LAMBOURDET. — Expliquez-vous ?

BONDUNEUX. — Plus d'explications serait complicité de ma part... (*avec conviction*) et contre ce que je viens d'entendre, je tiens à protester par ce cri de mon cœur : Vive la République !

(*Bonduneux, qui n'avait pas compris un seul mot, se retire majestueusement, suivi de Gravier.*)

LAMBOURDET, *à sa femme, après avoir gravement réfléchi.* — Si nous passions en Amérique ? ? ?

---

# UN DINER A LA CAMPAGNE

(LA MORT D'UN GRAND ARTISTE)

# UN DINER A LA CAMPAGNE

(LA MORT D'UN GRAND ARTISTE)

---

Il y avait, ce jour-là, grande fête, à Bougival, chez Forcade, le rédacteur financier dont M. de Rothschild était le Mécène.

Plusieurs bandes d'invités, venues chacune de son côté, devaient se réunir en un pantagruélique repas, préparé par les soins et sous la surveillance

du baron Brisse, cet audacieux qui osa plus tard se poser en professeur de gastronomie, et qui était alors directeur de je ne sais plus quel cercle parisien.

Bien avant l'arrivée des convives, le baron était accouru avec Barbier, le chef cuisinier de son cercle, un homme de génie! pour mettre en œuvre la préparation des nombreuses et fort appétissantes victuailles que, le matin, il avait été acheter aux Halles de Paris.

De la partie devait être le célèbre sculpteur Pradier qu'on attendait avec toute sa société.

La compagnie de Pradier se composait de mademoiselle Pradier, avec sa gouvernante; de Lequesne, élève favori du maître; de madame Claude Vignon et de Mermet le compositeur dont un de ses confrères devait dire plus tard :

— Pas de chance, ce pauvre Mermet! Il fait répéter sa *Jeanne d'Arc*. La salle de l'Opéra brûle... et on ne sauve qu'une chose... sa partition!!! Ce n'est vraiment pas avoir de chance!

Revenons à la partie de campagne.

La barrière dépassée, Pradier, laissant sa société continuer la route en voiture, était descendu avec

Mermet pour suivre le bord de l'eau, à pied, jusqu'à Bougival.

Trois jours auparavant, le célèbre artiste, forcé d'assister à une réception officielle, avait eu la malheureuse idée de calmer un accès de goutte en se plongeant les pieds dans un bain d'eau glacée. Il se trouvait donc être déjà un peu indisposé au début de cette promenade, le long de l'eau, qu'il allait faire sous un soleil brûlant.

Quand les promeneurs eurent rejoint leur société qui les avait attendus à l'entrée de Bougival, on se présenta chez Forcade.

On était tellement en avance sur les autres bandes d'invités que le maître de maison, qui venait à peine d'installer le baron Brisse et son second, Barbier, devant les fourneaux, n'avait pas eu encore le temps de s'habiller.

— Mène les voir la machine de Marly, cria-t-il à Mermet des profondeurs d'une chemise qu'il était en train de passer.

Au moment de partir, Pradier, qui ne se sentait pas bien, demanda à attendre le retour des siens, assis à l'ombre, dans le jardin.

Ils n'étaient pas encore à deux cents mètres de la maison de Forcade qu'un domestique les rejoignait tout haletant pour leur annoncer que Pradier ve-

nait d'être pris d'un mal subit et si grave qu'il paraissait être en danger de mort.

Le malade avait été transporté sur le lit de Forcade et un docteur du pays, appelé à la hâte, déclara que, soit par suite d'insolation, soit à cause d'une goutte remontée, le cas lui paraissait tellement sérieux qu'il réclamait une consultation de plusieurs médecins.

Immédiatement un exprès fut envoyé à Paris pour en ramener deux docteurs connus du malade.

Cependant les autres invités arrivaient en foule, et la maison s'emplissait de gens qui, entrés tout pleins de gaieté, devenaient subitement mornes à la triste nouvelle.

Il faut croire que la sinistre vérité n'était pas descendue dans la cuisine en sous-sol, car, au milieu de ce lugubre silence, on entendait, sortant par un soupirail, la voix du chef Barbier, qui criait à tue-tête :

— Monsieur Brisse, apportez les petits pois?... Baron, fouettez la mayonnaise... Mouillez la sauce Soubise.

Quand il connut le malheur, le baron Brisse, pris entre la douleur que lui inspirait la situation et les devoirs de la gastronomie, voyageait sans cesse de la chambre du malade à la cuisine, sans

savoir encore à quoi se résoudre, car, bientôt, Barbier, qu'il n'avait pas averti, demandait à plein gosier :

— Faut-il parer les côtelettes?

On venait de saigner Pradier qui râlait quand, tout à coup, à la porte de la rue, dix voix joyeuses éclatèrent en plan, rataplan qui battaient aux champs, en même temps que la sonnette d'entrée exécutait un formidable carillon.

C'était Lireux, escorté d'amis, qui venait emprunter un jambon ! ! !

Voisin de Forcade, l'ex-directeur tant fantaisiste de l'Odéon habitait alors à Bougival la maison qu'il avait baptisée du nom de *Modeste-Asile*.

Envahi par un flot de camarades inattendus, il arrivait, suivi de tout son monde, pour demander à Forcade de renforcer d'un jambon son garde-manger qui ne pouvait plus suffire à cette augmentation de convives.

C'était en vérité un bien singulier homme que Lireux!

Il n'eût pas tiré quarante sous de sa poche pour vous empêcher de mourir de faim et, pourtant, il pratiquait l'hospitalité sur une échelle qui rédui-

sait celle de Jacob aux proportions du plus simple escabeau.

On venait pour lui rendre une visite de quelques heures et, au bout de quatre mois, on n'était pas encore parti de chez cet hôte qui s'était ingénié à vous rendre complètement heureux... si vous n'étiez pas pianiste.

Je ne prétends pas dire que Lireux n'avait pas de piano chez lui. Bien au contraire, il en possédait un superbe, vrai chef-d'œuvre sortant des ateliers d'Erard. Seulement il avait une façon à lui de comprendre l'usage de cet instrument de musique qui déroutait complètement les pianistes. Après en avoir arraché et jeté sur la berge ce qu'il appelait les *entrailles*, il affirmait que rien n'était plus commode pour bien y étendre des pantalons que le *ventre vidé* d'un piano.

— Surtout un piano d'Erard! ajoutait-il, car, lié avec le fabricant fameux, il tenait à lui faire une réclame.

Donc, un surcroît de mangeurs lui étant arrivé, Lireux, en voisin qui se savait homme à rendre la pareille, venait, comme nous l'avons dit, emprunter un jambon ou autres vivres à Forcade au moment même de l'agonie de Pradier.

Il est inutile de dire que les plan-rataplan cessèrent dès qu'on sut la nouvelle.

Les deux amphitryons s'entendirent vite.

Il fut convenu que Lireux emmènerait à *Modeste-Asile* les invités de Forcade, moyennant quoi il aurait le droit d'emporter le dîner préparé par le baron Brisse.

A l'exception de ceux que l'intimité attachait au chevet du mourant, les deux sociétés fusionnèrent et, immédiatement, eut lieu le déménagement du dîner auquel chacun mit la main.

Cela fit événement dans Bougival !

Les naturels de la localité ouvraient des yeux surpris en présence d'une procession de vingt individus qui, à pas lents pour ne pas renverser les sauces, défilaient en portant poulet, gigot, melon, aloyau, poisson, légumes, crèmes, pyramides de fruits, de gâteaux, de conserves.

Il y en eut pour toutes les mains.

La marche était ouverte par Ponsard qui, je crois, portait le poisson.

Quelqu'un avait imaginé de dire tout haut que c'était un dîner qu'on portait chez le curé et, bientôt, le pays se le répétait.

— Et, maintenant, les amis, rions, chantons,

amusons-nous ! cria Lireux en refermant avec une précipitation fébrile la grille derrière le dernier plat entré dans *Modeste-Asile*.

Ne croyez pas à du cynisme de la part de Lireux prononçant ces paroles. La mort lui inspirait une peur profonde et il parlait, ce jour-là, en homme qui voulait étourdir l'épouvante qu'il rapportait de chez Forcade. Dans le geste violent avec lequel il poussa la grille, il y avait plutôt un empressement effaré à fermer la route à la mort qui aurait pu le suivre.

Quel que fût le sentiment qui avait fait parler Lireux, son joyeux programme fut suivi, car on chanta et on s'amusa fort.

Le succès de la soirée fut pour Ponsard.

Ponsard est mort sans jamais avoir été bien connu. Presque toujours retiré au fond du Dauphiné, il eut le tort de ne pas paraître assez sur le trottoir parisien, de sorte que le public le crut toujours raide et majestueux derrière ses ronflants alexandrins.

Ceux-là seuls qui ont vécu à ses côtés savent combien, dans l'intimité, il était charmant d'entrain, de gaieté et même, disons le mot, de cette gaminerie qui vous désopile la rate avec de bonnes grosses et volontaires bêtises.

Les gens qui se le sont imaginé toujours huché gravement sur le plus altier pic du Parnasse vont donc être bien étonnés en lisant cette *fort inédite* chanson de Ponsard, dont l'abracadabrante poésie peut leur être affirmée authentique par ceux qui ont bien connu le poète :

Quand revient la belle saison,
Tout est en fleurs dans la nature.
Les haricots, fils du Printemps,
Répandent leurs plus doux parfums.
Alors la timide aubépine,
En se penchant vers les notaires,
Leur dit au moment des bains froids :
Ne t'y mets pas, si tu transpires.

Etant répété que le ton fait la chanson, on ne saurait croire quelle énorme hilarité excitait Ponsard chaque fois que, tout sérieux, il chantait sa romance, en trois couplets, dont la musique, s'il m'en souvient, était de Mermet.

On en riait encore, ce soir-là, au dîner de *Modeste-Asile* quand quelqu'un accourut annoncer que Pradier venait de rendre le dernier soupir.

---

# LA FACTURE DE LA CORDONNIÈRE

# LA FACTURE DE LA CORDONNIÈRE

---

Chacun se rappelle le procès suivant : Une jeune femme, abandonnée par un séducteur qui l'avait rendue mère, attend l'homme au passage, le revolver au poing, et lui loge une balle dans le dos. — Elle passe en justice et elle est acquittée.

Le ménage Rocamir a suivi avec intérêt le compte rendu du procès dans le journal. Le jour où il relate l'acquittement, madame Rocamir part, tout à coup, comme un fusil au repos, en s'écriant :

— Oh ! comme je comprends bien, moi, qu'on tire des coups de revolver sur les hommes !

MONSIEUR. — Qu'on en tire... tous les combien?

MADAME. — A chaque instant... et dans le tas, car tous, tant que vous êtes, les hommes, vous valez si peu qu'on n'a pas à craindre d'attraper un innocent... Oh! oui, je comprends que les femmes se fassent justice quand je vois la façon dégoûtante dont les tribunaux se conduisent.

MONSIEUR. — Ah! çà, qu'aurais-tu donc voulu?

MADAME. — Une condamnation, parbleu!

MONSIEUR. — Diantre! il est heureux que l'accusée n'ait pas eu affaire à toi.

MADAME. — Est-ce que je vous parle de cette pauvre chère demoiselle?... Me prenez-vous pour une idiote?... Je parle de l'homme.

MONSIEUR. — Ah! c'est lui que tu aurais condamné... lui, le blessé!

MADAME. — Sans doute. (*Avec colère.*) Comment, voilà un monsieur qui voit une fille sage, il la perd, il lui fait un bébé, puis, non content de cela, il s'amuse à recevoir des balles dans le dos... exprès pour faire avoir des désagréments à la jeune personne (*se croisant les bras avec fureur*)... Et vous voulez qu'il ne lui soit rien fait à ce monsieur-là!! (*Avec douleur.*) Tenez, Rocamir, vous me brisez le cœur, en osant le soutenir.

MONSIEUR. — Mais non, mais non, Louloute, je ne le soutiens pas.. Je n'en ai pas soufflé un mot.

MADAME. — Oui, mais je l'ai lu dans vos yeux. (*Reprenant sa colère.*) Voyez-vous ! moi, président du tribunal, je n'aurais pas pris de mitaines pour dire à votre monsieur : « Ah ! on vous confie des jeunes filles et vous vous conduisez comme cela?... Je veux qu'il vous en cuise ! » Et v'lan, je lui en aurais flanqué pour vingt ans à regarder les femmes à travers les barreaux d'une prison. (*S'arrêtant.*) Est-ce que vous dormez ?

MONSIEUR. — Pas le moins du monde.

MADAME. — Alors pourquoi fermez-vous les yeux ?

MONSIEUR. — Pour que tu ne lises pas dedans.

MADAME. — Oh ! c'est bien inutile, allez ! Je sais trop d'avance ce que vous auriez dit si vous aviez été président... Je vous vois d'ici vous redresser sur votre siège pour vous écrier : « Ah ! mon gaillard ! » et vos yeux pétilleraient de luxure. (*Avec un soupir de contentement.*) Heureusement qu'on n'en est pas encore à vous confier un tribunal... Ce serait du propre !

MONSIEUR, *secouant la tête.* — Voilà qui te trompe, car c'est un état que je n'aurais pas aimé.

MADAME. — Il est pourtant bien facile. Il n'y a

qu'à causer avec les accusés et les témoins... Vous, justement, qui êtes curieux, vous seriez là comme le poisson dans l'eau... à poser un tas de questions... Tenez, je suis certaine qu'à ce monsieur qui, en plus de ses balles dans le dos, a encore 80,000 francs de rente, vous auriez demandé s'il a confiance dans le trois pour cent amortissable (*reprenant sa colère*), car il a 80,000 de rente, ce monsieur !... Si ce n'est pas une honte de penser qu'il ne donnait à la pauvrette que cinq cents francs par mois !

Monsieur. — Oui, d'abord... Mais, plus tard, rien que trois cents.

Madame. — Vous en êtes certain ?

Monsieur. — D'autant plus certain que j'ai remarqué ce chiffre, parce qu'il est celui que je t'alloue tous les mois pour ta toilette.

Madame, *indignée*. — Comment, il ne lui donnait que trois cents francs par mois !!! mais il voulait donc qu'elle allât toute nue !!!

Monsieur. — Mais il me semble que toi, qui n'as que pareille somme, tu es loin d'aller toute nue.

Madame, *sans répondre à l'observation*. — Et le défenseur n'a pas appuyé là-dessus !... Et vous dites que c'est un prince du barreau !... Merci,

on attrape la réputation à bon marché dans ce métier-là !

MONSIEUR. — Tout ce que tu voudras ; mais il n'en a pas moins obtenu l'acquittement.

MADAME. — Je ne dis pas non... mais son succès eût été plus vif... et toutes les dames de l'audience eussent été pour lui... s'il avait dit aux jurés : « Messieurs, ce garçon-là est un tel grigou qu'il ne lui donnait que 300 francs. »

MONSIEUR. — Ah çà ! dis donc, toi, avec ton grigou, tu as l'air de jeter des pierres dans mon jardin.

MADAME, *sans répondre.* — Et, aussitôt, j'aurais ajouté : Comptons un peu, messieurs les jurés... Pour qu'une femme soit non pas de mise exagérée, mais à peu près convenable, que lui faut-il ?... Au moins un chapeau par mois. Je sais qu'il est des femmes auxquelles il en faut jusqu'à cinq ; mais la nôtre est simple, modeste, ne suivant les modes que de loin, regardant à induire son époux en folles dépenses... Nous disons donc un seul chapeau. Mais, comme il doit durer tout un mois, il faut le prendre en conséquence, c'est-à-dire ne pas aller à la camelote... car rien n'est plus cher que le bon marché... Or, le tribunal et MM. les

jurés savent tous que, chez une bonne faiseuse, le moindre chapeau est de CENT FRANCS.

MONSIEUR, *tressautant.* — Bigre ! alors tout garni de truffes ?

MADAME, *continuant.* — Reste 200 francs dont nous déduirons 40 francs pour la lingerie, 20 francs pour le coiffeur, 15 francs pour la blanchisseuse, 20 francs pour les faux cheveux et 6 francs pour les omnibus du mois.

MONSIEUR. — Il me semble qu'un chapeau de 100 francs pour les omnibus, c'est...

MADAME, *l'interrompant pour poursuivre la défense de l'accusée.* — Donc, messieurs les jurés, il ne nous reste plus que 99 francs. Mais nous avons dit que c'était une femme modeste et économe. Elle attendra donc, pour sa robe, l'annonce dans les journaux des grands magasins : VENTE EXCEPTIONNELLE A PRIX RÉDUIT. *Costume en faille, trois pièces ;* LES MÊMES de 380 francs *pour* 1 fr. 70 c. Elle courra aussitôt pour profiter de l'occasion, mais, à son arrivée, le dernier costume à 1 fr. 70 c. vient d'être vendu, ceux qu'on a encore sont tous à 98 fr. 90 c. Elle est donc forcée d'en prendre un... En sortant du magasin, elle donne deux sous à un pauvre, ce qui complète les 300 francs de la pension.

MONSIEUR. — Oui, mais elle est habillée.

MADAME, *sèchement.* — Et les bottines ???

MONSIEUR. — C'est vrai, je les oubliais... Au fond, il y a progrès. Tout à l'heure, tu disais qu'avec 300 francs on allait toute nue... A présent, on n'est plus que pieds nus.

MADAME, *criant la péroraison de sa défense de l'accusée.* — Vous voyez donc bien, messieurs les jurés, que celui qui ne donne, par mois, à une femme que 300 francs pour sa toilette n'est qu'un pingre (*s'animant*), un avare, un crasseux !!!

MONSIEUR, *froissé.* — Dis donc, toi, dis donc... tu m'arranges bien !

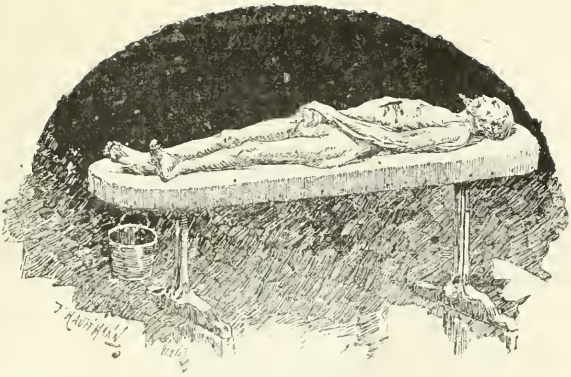
MADAME, *poursuivant.* — Oui, un crasseux qui expose la pauvre créature à marcher pieds nus... ou à faire des dettes.

MONSIEUR, *se mettant à rire.* — Ah ! bon ! j'y suis ! tu aurais mieux fait de me dire tout de suite, au lieu de faire l'avocat, que tu avais une carotte à me tirer.

MADAME. — On ne peut rien te cacher, mon loup, tu devines tout. (*Sortant un papier de sa poche.*) Tiens, c'est la note de ma cordonnière...

NE TOUCHEZ PAS

A MON PAUVRE FRÈRE ! ! !



NE TOUCHEZ PAS

# A MON PAUVRE FRÈRE !!!

---

Je me trouvais, il y a des années, dans une des plus importantes maisons de santé de Paris, et j'avais pour voisin de chambre un monsieur qui... pas volontiers, pourtant, car il se cramponnait fort... prenait le chemin d'un monde meilleur, attendu que ce cumulard « jouissait » de quatre bonnes maladies, toutes mortelles.

La question que s'étaient posée les médecins, et surtout les internes, était celle-ci : « Laquelle

THECA

de ces quatre maladies mangera les autres? »

Je ne dirai pas que, comme aux courses, des paris avaient été engagés sur l'*arrivée bonne première* de telle ou telle de ces maladies, mais le fait était que la curiosité impatiente des internes était vivement surexcitée.

— L'autopsie dira qui de nous a raison, finissaient-ils par conclure.

Enfin, le monsieur mourut un beau jour, sur les midi et quart, au moment où les garçons infirmiers qui servaient aux malades de l'établissement le second plat du déjeuner, leur donnaient le choix entre les deux légumes du jour, en demandant à chacun :

— Monsieur veut-il des *punaises* ou des *doigts de mort?* (Lentilles et salsifis.)

Dame ! on n'est généralement pas à la joie dans une maison de santé. Ces braves garçons cherchaient à égayer leurs malades par de douces plaisanteries.

*
* *

Bref, le monsieur était mort !... Enfin !!... mais de quoi ?... Là était la question.

Sitôt la nouvelle connue, les internes coururent chez le directeur. Ils réclamèrent l'autopsie avec un ensemble qui fut attiédi par cette réponse du chef que, l'établissement n'étant pas hôpital l'autopsie n'était pas acquise de droit. Elle ne pouvait être obtenue que par l'autorisation formelle de la famille du décédé.

Puis, comme la mine penaude des jeunes gens le chagrinait fort, le directeur ajouta :

— Mais, soyez tranquilles, nous aurons l'autopsie. Je connais un *truc* qui ne rate jamais.

*
* *

Toute la famille du défunt consistait en un frère qui se présenta le lendemain.

Un grand maigre, criard, grinchu, irascible, dont la douleur fraternelle avait aiguisé tous les piquants d'un détestable caractère.

En entrant dans le cabinet du directeur, où je me trouvais, notre homme procéda par l'exorde *ex abrupto :*

— Eh bien ! s'écria-t-il, vous me l'avez donc assassiné, mon pauvre frère!... Ah! je lui avais

pourtant bien dit : « Ne va pas chez ces ignares-là, ils te tueront ! » Mais il n'a pas voulu me croire, et il est venu ici comme l'agneau se rend à l'abattoir... *Hein! vous dites qu'il avait quatre maladies mortelles?...* Allons donc ! lui ! quatre maladies ! Où donc les aurait-il prises ? Cessez vos plaisanteries... Du reste, à quoi bon vous défendre, puisque, heureusement pour vous, la loi autorise la médecine... Ah ! mon cher et bon frère, ils ont voulu avoir le dernier mot avec toi, et ils l'ont eu, les chenapans !... Ah ! çà, combien vous êtes-vous donc mis contre lui pour en venir à bout, car il était bâti en fer (*Se frappant le torse*), oui, en fer, comme moi !... Osez donc aussi me soutenir, à moi, que comme lui, j'ai mes quatre maladies mortelles !!!

Après avoir courbé la tête devant l'orage, le directeur la releva doucement et, d'un petit ton bien doux, demanda :

— Faites-vous enlever le corps ou désirez-vous que le convoi parte de l'établissement ?

— Certes, oui, je fais enlever le corps. Je me reprocherais toute ma vie de l'avoir laissé une minute de plus dans votre repaire d'égorgeurs ! répliqua l'autre avec un redoublement de fureur.

*
* *

Ce n'était pas encourageant, on le voit, et pourtant le directeur reprit en donnant à sa voix une intonation respectueuse :

— Alors vous ne réclamez pas l'autopsie?

Ah ! si vous l'aviez vu bondir à cette question en hurlant à pleins poumons :

— Vous n'avez donc pas assez fait souffrir mon frère !... Voilà qu'il vous faut maintenant le découper en morceaux !!!

— Oh ! fit le directeur en protestant, non... pas en morceaux ! Tout au plus une incision grande comme cela.

Et, du doigt, il montra la boutonnière de son habit.

Mais le frère s'était dressé sur la pointe des pieds, l'œil en feu, la main tendue.

— Je vous défends, commanda-t-il, je vous dédéfends, comprenez-vous ? de toucher au corps de mon frère !!!

Témoin que j'étais de la scène, je pensai, en entendant cette défense, à la déconvenue qui

attendait les internes, et je me dis aussitôt : « Est-ce que le directeur a oublié son fameux *truc* qui ne rate jamais ? »

Cependant, le furibond avait continué :

— Dès ce soir, je pars pour Turin où viennent de se faire les premiers essais de crémation... car je suis partisan de la crémation, moi ! Je m'en honore ! Prôner la crémation sera l'œuvre de ma vie entière... Oui, je veux emporter à Turin la dépouille du pauvre être que j'ai tant chéri... Ses cendres, quand je les ramènerai de là-bas, me seront une consolation de chaque jour.

Le directeur, plus humble que jamais, reprit :

— Si je vous ai parlé d'autopsie, c'est un peu dans l'intérêt de la science.

— La science !!! répéta le frère d'une voix rageuse ; oh ! je m'en fiche bien de votre science qui a tué mon frère ! Science de mort aux rats !... Ah ! oui, c'est moi qui n'y crois pas gros comme un pois à votre science. Aussi, je vous le jure, au premier qui toucherait le corps, je brûlerais net la cervelle !

*
* *

A ce moment, un imperceptible sourire qui plissa le coin des lèvres du directeur, me donna le pressentiment de l'approche du *truc*.

Effectivement, il lâcha ces mots :

— Quand je dis dans l'intérêt de la science, je devrais ajouter : « Et aussi dans l'intérêt de la famille du défunt. »

A cette dernière phrase, je regardai notre homme. Il était resté face immobile, bouche béante, regard étonné.

— De quoi ? de quoi ? fit-il... Dans l'intérêt de la famille, dites-vous ? Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que, bien souvent, le mal qui a tué un malade remonte au père... et peut se retrouver *en germe* dans le consanguin du défunt... Alors l'autopsie prévient du danger ce consanguin trop confiant.

A ces derniers mots, notre furibond dressa subitement une oreille inquiète.

— Mais, fit-il, je ne connais pas de plus consanguin d'un individu que son frère.

— Comme vous le dites.

La colère avait totalement disparu de l'accent avec lequel le monsieur demanda :

— Alors, suivant vous, moi, le consanguin de mon frère, j'aurais donc « en germe » une des quatre maladies dont il est mort... qui sait même... peut-être les quatre à la fois????

— Je ne prétends pas cela, mais, je vous le répète, l'autopsie est quelquefois une mesure prudente à prendre par le consanguin survivant.

— Ah ! ah ! fit le frère devenu rêveur.

— Mon devoir et l'humanité me commandent de vous donner cet avis, dit gravement le directeur, continuant à faire jouer son *truc*.

*
* *

Il y eut une petite pause après laquelle le monsieur, tout calmé, posa cette question d'une voix curieusement anxieuse :

— Et vous soutenez que, pour faire une bonne autopsie, il suffit seulement d'une incision grande comme ça?

Ce disant, il montrait, à son tour, la boutonnière de son habit.

— Oui, fit le directeur avec insouciance.

— Si peu ! Est-ce que cela ne vous paraît pas insuffisant pour bien pouvoir se rendre compte ? dit le frère de plus en plus inquiet.

— Peut-être ai-je exagéré en moins... Tenez, admettons cela, mais pas plus, répliqua le directeur, dont le pouce se posant à la hauteur du premier bouton de son gilet de flanelle dessina un quart de cercle jusqu'au-dessous du sein droit.

— Si peu !... si peu ! Vous en êtes certain !... Est-ce vraiment assez, je vous le demande? insista le bon frère d'une voix qui n'avait plus rien du ton avec lequel, tout à l'heure, il menaçait de faire sauter la cervelle de celui qui oserait toucher le corps du défunt.

Puis il reprit en pesant sur ses mots :

— Non, par une ouverture de si petite dimension, la science, si habile que je la reconnaisse, ne peut rien étudier.

— Mettons un peu plus, je le veux bien, accorda le directeur dont le pouce traça un autre quart de cercle du sein au nombril.

Le frère poussa un soupir de contentement.

— Ah ! oui, lâcha-t-il, comme cela, je comprend qu'on puisse se rendre compte.

Puis, immédiatement :

— Et vous faites un rapport des découvertes ré vélées par l'autopsie?

— Si les parents le demandent.

— Les parents qui ne le demanderaient pas se raient des êtres bien stupides.

Ensuite, en insistant :

— Et ce rapport, reprit-il, il est sérieusemen fait, bien étudié à fond... et, surtout, on ne peu plu détaillé, n'est-ce pas?

— Aussi détaillé que le désire la famille, répon dit le directeur.

— Parfait ! parfait ! répéta le monsieur d'un voix qui laissait percer l'accent d'une satisfactio joyeuse.

Pour en finir, disons que, cinq minutes après l'excellent frère, oubliant son projet de crémation suppliait qu'on lui coupât le défunt en petits mor ceaux comme du pain bénit, et qu'on lui rédigeâ un rapport seulement gros... comme les œuvre complètes de Voltaire.

∴

Quand il prit congé du directeur, il lui serra la main en disant avec un ton plein du plus profond mépris :

— Lorsqu'on pense qu'il y a des imbéciles qui prônent la crémation!

— Imbéciles! le mot n'est-il pas un peu dur? avança le directeur, avec indulgence.

Il se redressa sévère et indigné.

— Imbéciles est encore trop faible, débita-t-il sèchement. Je devrais dire des ânes... des ânes bâtés... Brûler les morts, n'est-ce pas, je vous le demande, s'opposer, comme une brute, à l'intérêt de la science?

Puis, il tendit le bras en ajoutant d'une voix pleine d'énergie et de conviction :

— Vous me croirez si vous voulez; mais, moi, pour la science, je donnerais ma main droite!!!

---

# FICELLE DE FEMME

(UN VILAIN QUART D'HEURE)

# FICELLE DE FEMME

## (UN VILAIN QUART D'HEURE)

---

Jules Crapouchet, — qui, tout modestement, s'intitule : « *Cueilleur de femmes* », — m'a conté l'aventure suivante :

Je n'ai fait que transcrire son récit.

*
* *

Un mien ami avait pris à tâche de faire savourer à une dame les âcres joies de l'adultère.

Quand il me parlait du mari, il s'exprimait ainsi sur son compte :

— Un ours! Ne raisonnant jamais! Tout au premier mouvement qui, toujours, est d'une violence extrême! Tu comprends? un ancien fabricant de de noir animal, vieille habitude de broyer les os... Il a déjà tué un galant à coups de chenet!

Était-ce le caractère de l'ex-broyeur d'os qui donnait du sel à l'amour que mon ami portait à sa femme, je l'ignore ; mais le fait était qu'il l'aimait à la folie.

Un matin, je le vis arriver profondément désolé. La dame ne répondait plus à ses lettres; manquait à tous les rendez-vous, où elle le laissait faire le pied de grue; était toujours absente de son logis; bref, tout le manège féminin qui, sans parler, veut dire :

— J'en ai assez! Rendez-moi mes cheveux et lâchez-moi le coude.

Mais mon ami ne comprenait pas.

— Va la voir ; plaide ma cause; sache le motif de sa bouderie, me répéta-t-il vingt fois en dix minutes.

J'aurais dû me souvenir des renseignements donnés sur le mari avant d'accepter la mission qui m'envoyait dans l'antre de l'ours, mais j'eus l'im-

prudence de n'y pas songer et je m'en allai tout droit chez la belle.

Dès la première question de la dame, je sus à quoi m'en tenir sur sa fidélité à l'égard de mon ami Édouard.

Car, avant même que je me fusse bien expliqué, la langue de l'ange adoré fourcha sur le petit nom de l'homme aimé.

Quand je venais pour Édouard, je fus un peu interloqué en entendant la belle me demander vivement :

— Félicien est-il malade?

Je compris qu'avec Félicien les joies de l'adultère devaient être, pour la dame, beaucoup plus âcres encore à savourer qu'avec Édouard et qu'en conséquence mon camarade avait été rangé dans la catégorie des joujoux rebutés.

— Je l'attendais... vous voyez, me dit-elle en souriant.

Son « vous voyez » avait été accompagné d'un geste de main m'indiquant un canevas de pantoufle en tapisserie qui manquait de quelques points pour être achevée.

*
* *

Je n'eus pas le temps de lui demander pourquoi une pantoufle en tapisserie la faisait ainsi sourire ni quel genre de preuve elle fournissait à l'appui que Félicien était attendu, car la dame ajouta aussitôt :

— Ah ! il est malade, le bon chat... et il vous a envoyé m'avertir.

J'ouvrais la bouche pour lui expliquer qu'elle se trompait sur celui qui m'avait délégué en ambassade, quand elle me coupa encore la parole pour continuer :

— Oh ! je vous connais, allez ! Félicien m'a bien souvent parlé de vous. Vous êtes son ami l'ancien séminariste, celui qui est tant timide auprès des dames que vous êtes encore... d'Orléans !... Une Jeanne d'Arc mâle... A vingt-quatre ans !... C'est drôle !... on ne le croirait pas à en juger par vos yeux en ce moment.

Il se pouvait que la pantoufle en tapisserie prouvât que Félicien était attendu, — c'était un mystère entre les deux amants qui restait inexpliqué pour moi, — mais ce qui me le prouvait mieux

et moins mystérieusement, c'était le galant déshabillé en lequel se trouvait la dame.

En admettant qu'il en fût comme la dame le supposait, c'est-à-dire que j'étais le séminariste, le jeune homme... d'Orléans, il fallait que la timidité de ce « vierge » fût en fer forgé, puisque Félicien avait cru pouvoir l'envoyer impunément en mission chez une femme aussi anacréontiquement vêtue. Au grand jamais, victime n'avait été mieux parée pour le sacrifice.

Et je n'étais pas un Saint-Antoine!

— Quels yeux! répéta-t-elle étonnée. Allons! venez vous asseoir-là, monsieur le timide.

Elle me montra une place près d'elle, sur le sopha, large, long, moelleux, tout garni d'oreillers sur lequel elle était assise.

N'allez pas crier que j'étais un faux ami. Pouvais-je plaider pour Édouard, quand, déjà, en vertu sans doute du proverbe « un clou chasse l'autre », son successeur Félicien était menacé d'être remplacé par le timide séminariste pour lequel on me prenait... car il était bien avéré pour moi que madame était taquinée du désir de battre en brèche la fameuse timidité dont aucune femme n'avait pu encore avoir raison.

Une envie de primeur, quoi!

*
* *

Je me laissai donc attirer sur le divan.

J'étais à peine assis qu'un bruit de bottes se fit entendre dans le couloir qui passait devant la porte du boudoir.

— C'est mon mari ? me souffla bien gentiment la dame, avec un sourire plein d'assurance.

— Diantre ! fis-je en tressautant.

Et, aussitôt, se retracèrent à ma mémoire les confidences d'Édouard, sur ce mari :

1° Un ours !

2° Ne raisonnant jamais !

3° Tout au premier mouvement qui, toujours, était d'une violence extrême !

4° Ayant déjà tué un galant à coups de chenet !

Or, ma présence dans le boudoir d'une dame si galamment vêtue suffisait amplement pour motiver chez un ours, qui ne raisonnait jamais, ce premier mouvement de violence qui le poussait à assommer les gens.

Malgré moi, mon regard alla se poser sur les chenets de la cheminée du boudoir.

Ils étaient d'une taille énorme !...

Peut-être était-ce un de ceux-là qui avait servi à assassiner le monsieur précité.

A mon « Diantre ! » la dame m'avait demandé à voix basse :

— Avez-vous peur?

— Oui, pour vous ! dis-je sans conviction.

— Oh ! ne craignez rien, il n'entrera pas.

— Mais la porte n'a aucun verrou.

— Je le sais.

— Et la serrure n'ouvre qu'à un tour de bouton.

— C'est la vérité, mais, je vous l'affirme encore, mon mari n'entrera pas.

— Il est pourtant jaloux?

— Comme un tigre ! A vous tuer sur place s'il vous trouvait dans mon boudoir.

— Diantre! répétai-je en tâtant ma poche qui, comme arme de défense, ne contenait qu'une dent que je m'étais fait arracher l'avant-veille.

Cependant le bruit de bottes allait et venait dans le couloir. L'ours passait et repassait devant la porte dont il n'avait qu'à tourner le bouton pour entrer !

Et la dame qui, pendant le fracas des bottes, n'avait rien rajusté de « l'engageant » de sa toilette, gardait cette imperturbable tranquillité, que le dicton prête à un nommé Baptiste.

— Ne craignez donc rien. Voici ce qui nous met à l'abri, me soufflait-elle en me montrant la pantoufle en tapisserie.

*
* *

Enfin le bruit cessa.

Nous entendîmes une porte se fermer au loin et, bientôt, la voix de la femme de chambre prononça ces mots dans le couloir :

— Il est reparti au cercle, madame. A son arrivée, je lui avais annoncé que vous étiez dans votre boudoir à travailler aux pantoufles.

Puis la soubrette s'éloigna.

Comme, après ces mots, j'ouvrais des yeux qui demandaient une plus ample explication, la dame me dit en riant :

— Hein ! quand je vous affirmais que nous ne courions aucun danger.

— Oui, mais pourquoi n'est-il pas entré ?

— Parce que ma femme de chambre, il y a une quinzaine, lui a appris bien en confidence que je lui brode des pantoufles pour sa fête... qui arrive dans cinq jours. — Alors il n'entre pas dans mon

boudoir pour me laisser tout le plaisir de lui faire une surprise.

Avec un charmant sourire, elle ajouta :

— Qu'en dites-vous, monsieur le timide ?

— Diantre ! fis-je encore, mais sur un autre ton.

Je ne sais plus ce que j'ajoutai ensuite, mais il me souvient que la dame, dès le début de ma phrase, s'écria :

— Menteur ! Et vous dites que vous êtes d'Orléans, vous !!!

Un quart d'heure après, elle ajoutait en riant de tout son cœur :

— Je croyais avoir rencontré un daim et je suis tombée sur un chasseur.

---

# CHOSES DE LA GUEULE

# CHOSES DE LA GUEULE

## CHAPITRE PREMIER

### UN PROVERBE STUPIDE

Oui, bien stupide est le proverbe, prétendant que : *L'appétit vient en mangeant.*

A l'en croire, il suffirait de ne jamais se mettre à table pour n'avoir jamais faim, puisque l'appétit ne doit venir qu'en mangeant.

Que n'est-ce vrai! Comme ce serait heureux pour les classes pauvres qui s'exempteraient de la faim en ne mangeant pas!!!

Un certain docteur a fait et gagné le pari de rester quarante jours sans manger. Allez donc lui demander si, le quarante et unième jour, il ne se sentait aucun appétit par cela même qu'il ne mangeait plus depuis six semaines.

D'où il résulterait aussi, par contre, de ce proverbe idiot que plus on mangerait, plus on aurait faim.

*
* *

Oui, oui, je sais ce que vous allez me répondre. J'interprète mal le sens du proverbe. Il veut dire qu'après vous être attablé avec la bouche veule et l'estomac paresseux, aussitôt qu'une cuisine succulente, épicée, savante, vous a taquiné le palais, vous vous sentez peu à peu entraîné à jouer des mâchoires.

Pardon! mais ce n'est plus de l'appétit cela! C'est tout bonnement de la gourmandise, cette faculté divine donnée à l'homme de manger au delà de ses besoins! *Sit nomen Domini benedictum!*

Et il y a un abîme entre l'appétit qui se gave de n'importe quoi et la gourmandise d'où est né l'art culinaire qui a inventé les bons morceaux.

L'appétit vous pousse vers la table.

La gourmandise vous y guette.

Ah! oui le proverbe serait de toute vérité, s'il disait : *La gourmandise vient en mangeant.*

L'appétit m'a fait souvent avaler d'affreuses choses que la gourmandise m'aurait interdit même de flairer.

*
* *

Exemple d'appétit :

Quand j'étais étudiant en droit, tout l'établissement du restaurateur où je prenais mes repas, tenait dans une ancienne et fort étroite loge de portier, munie de trois placards.

Deux de ces placards, — on en avait retiré les planches, — servaient de cabinets particuliers ! la loge était la grande salle, et dans le troisième placard se *commettait* la cuisine... et quelle horrible cuisine !

C'était l'épouse du gargotier qui triturait les

plats ; mais, dans l'étroit placard, l'odeur du charbon, ne trouvant pas à se dégager, causait à l'infortunée d'épouvantables migraines, dont le plus désastreux effet était de lui faire perdre ses cheveux, que nous retrouvions éparpillés dans tous les fricots.

Dame! dans le commencement, cela avait été dur pour nous, et on avait tenu conseil.

Un de nous avait fait remarquer :

1° Que la nature n'avait pas été généreuse en cheveux pour notre hôtesse ;

2° Que cette modeste chevelure était déjà fort appauvrie par les précédentes migraines ;

3° Qu'il y avait lieu d'espérer que les futures migraines achèveraient l'œuvre commencée et que la tête de la dame deviendrait chauve... et, par conséquent, sa cuisine *aussi*.

En conséquence, plaise à la société de souffrir un ennui qui n'était qu'une affaire de patience.

Sur l'affirmation d'un étudiant en médecine que la calvitie complète de la gargotière ne demanderait pas plus de trois semaines, on se décida à patienter.

Effectivement, lorsque la troisième semaine tira

vers sa fin, la tête de la bonne dame ressemblait exactement à une bille de billard recouverte d'un mince filet.

On compta :

Vingt-sept cheveux n'avaient pas encore pris congé de leur propriétaire.

Nous touchions au port !!

*
* *

Jugez de notre surprise quand, le lendemain, au lieu de notre cuisinière chauve, nous nous trouvâmes en face d'une tête nouvelle ! ! !

Notre gargotier, nous l'ignorions, n'était pas marié.

Cette chute de cheveux, qui faisait notre joie, causait son désespoir.

Il s'était donc décidé du soir au matin à remplacer la première dame par une seconde compagne... et celle-là, chevelue ! chevelue ! ! ! ¡

— Pourvu qu'ils tiennent ! nous dîmes-nous en contemplant cette montagne de cheveux.

Le soir même, l'odeur du charbon fit son œuvre sur la malheureuse enfermée dans l'étroit placard qui servait de cuisine.

Elle eut sa première migraine.

Le lendemain, en fouillant une omelette, nous trouvions un long cheveu noir.

On se regarda tristement.

— Combien de temps peut durer cette nouvelle tête ? demanda-t-on à l'étudiant en médecine.

— Elle tiendra au moins trois ans, nous dit-il douloureusement.

Nous n'eûmes pas le courage de patienter encore, et nous quittâmes cet endroit où nous étions si mal nourris, mais où nous avions passé tant de joyeuses heures.

Retour au faux proverbe : — Suivant lui, si l'appétit vient en mangeant, plus nous aurions mangé de cheveux, plus notre appétit se serait régalé et nous n'avions, alors, aucune raison de quitter notre gargot.

## CHAPITRE II

### LES YEUX PLUS GRANDS QUE LE VENTRE

La cuisine française s'en va!

On perdrait son latin à vouloir raisonner sur ce point les vieux chefs de cuisine encroûtés. Ceux qui ont eu leurs beaux jours sous l'Empire sont les plus hargneux à accepter les remontrances, car ils sont les premiers coupables de cette décadence de l'art culinaire.

Que je voudrais tenir un jeune chef, à son début, pas encore enfoncé dans l'ornière creusée par ses devanciers barbares!

Alors je lui dirais :

— « Rappelez-vous, monsieur, qu'un fin cuisinier se juge sur trois points :

L'œuf à la coque.

La sauce blanche.

L'écrevisse à l'eau.

» Ne vous laissez pas déborder par la choucroute qui nous envahit et maintenez haut l'honneur de notre cuisine nationale. Hélas ! il faut convenir qu'elle a besoin d'être régénérée ! ! ! L'Empire, à tort et à travers, y a fourré l'exécrable et aigre tomate... cet acheminement vers l'acide sulfurique!!!

» Retirez-donc au plus vite ce funeste assaisonnement des plats où il n'a que faire ; renvoyez-le au seul bœuf bouilli, — infortuné bœuf ! — et rendez-nous ces liés, ces sauces, ces roux que des inhabiles ont « entomatés », faute de savoir les réussir.

» Jetez en même temps au dépotoir l'ignoble sauce hollandaise, cette rustre qui ne tourne pas de colère sous vingt doigts sales, inventée pour l'écoulement d'un beurre douteux et d'un œuf non frais.

» Soyez le Monck auquel nous devrons le retour de la vraie, de la délicate et si susceptible sauce blanche, écueil des incapables, qui, bien réussie, prouve à la fois le talent du cuisinier et la pureté de son haleine.

» Hors donc de vos casseroles, ces tomates et gâchis hollandais qui altèrent le palais !

» Sachez que le seul cas où la *Réaction* s'excuse, — se commande même, — c'est quand il s'agit de

cuisine. Rammenez-nous donc à cette friande, alléchante, appétissante cuisine française, à son apogée sous Louis XV, qui, au lieu d'empâter le goût, le chatouillait en le laissant toujours vivace.

» C'était alors la bienheureuse époque de tous ces bons petits plats fins, joies du palais, qui disparurent effarouchés quand les Anglais gloutons nous apportèrent leurs monstrueux rosbifs et aloyaux, vraies montagnes de viande qui, loin de solliciter l'appétit, nous apparaissent sur la table comme une peine à faire.

» TOUT FAIT VENTRE ! » disent ceux qui s'empiffrent de ces choses énormes.

» Ce sont de tels impies qui ont détruit l'ancien prestige du ventre... du seul ventre dont on avait le droit d'être fier, car il représentait un sérieux capital dévoré à table.

» Aujourd'hui, avec mille écus d'aloyau anglais, on se fait un ventre qui trompe l'œil. Il est à la portée de toutes les classes.

» Est-ce un progrès ?

» Triste alors ! ! !

*
* *

» Peut-être ai-je grand tort de médire de l'aloyau, car il est le radeau qui nous porte encore. Nous sommes très prochainement menacés de voir la nourriture disparaître de nos repas comme complètement inutile.

» Il s'est créé, pour notre malheur, une école de gens qui veulent à toute force nous persuader qu'un ventre affamé, qui n'a pas d'oreilles, possède des yeux énormes. Leur table, dès le début, est archichargée de crèmes, fruits, massepains ; le tout émergeant d'épais massifs de fleurs et d'une forêt de bougies.

» — C'est, me dit-on, des Russes que nous tenons cette coutume que le dessert, à l'arrivée des convives, soit déjà monté sur la table.

» Quelle innovation stupide !

» Le dessert n'est-il pas la vieillesse du repas ? C'est l'appétit en cheveux blancs ! N'a-t-on donc pas compris quelle idée triste doit inspirer, avant le potage, cette exhibition anticipée du dessert qui semble crier à l'appétit, alors jeune et fort : *Tu dois mourir.*

» Malheureusement le menu ne répond pas à ces splendeurs de mise en scène. Il est d'une telle insuffisance qu'on se demande si le dîner n'est pas un court prétexte pour arriver au plus vite à ce magnifique dessert.

» A peine avez-vous ouvert la bouche qu'on vient vous offrir un sorbet.

» Un sorbet glacé ! ! !

» Amère dérision !

» Pour se jouer ainsi du sorbet, ces gens sont de grands misérables ou de francs ânes bâtés.

» En lui infligeant le besoin de manger, le ciel miséricordieux a accordé l'appétit à l'homme qui, intelligent, a inventé la gourmandise... c'est-à-dire le plaisir de dépasser sa faim.

» Le sorbet est donc la borne de démarcation qui sépare l'appétit de la gourmandise. Il creuse dans la faim satisfaite un trou que la gourmandise va venir combler.

» Le sorbet, avouons-le tout bas, n'est autre que le doigt romain perfectionné.

» Et c'est quand leur menu vous a laissé l'estomac parfaitement vide que ces gens feignent de croire que vous ayez besoin d'y faire un trou et vous présentent effrontément le sorbet.

» Le second service, à bien peu de chose près,

consiste généralement à regarder les bougies. Vous n'êtes pas encore réchauffé que survient la bombe, le parfait...

» Encore une glace digestive !

» A quel propos?

» On sort de ces repas l'intestin inquiété par la glace et la faim si aiguisée que, tout en regardant les *plats* de fleurs qui vous tendent leurs calices, on se dit : Au moins si j'étais abeille !

» C'est, vraiment, exposer les convives, au sortir de ces repas, à se faire arrêter pour avoir volé un petit pain chez un boulanger !

» Avant un demi-siècle, la mise en scène des tables aura remplacé la nourriture, et les cuisiniers ne seront plus que des fleuristes !

*
* *

» Protestez donc, monsieur, contre cette déplorable tendance, et corsez vos menus.

» Ne croyez pas Lebrun disant « qu'une gaieté piquante est l'âme de la table ». La gaieté piquante peut se consommer avec le café et, du potage au moka, il y a place pour quelque chose de plus

substantiel que des bons mots. Découpé sur une assiette et promené autour de la table, un calembour ne vaudra jamais un morceau de poularde truffée.

» L'histoire servie en guise de gigot, par madame Scarron, peut être un fait authentique ; mais, à coup sûr, les convives, en partant affamés, ont dû se dire : « Elle aurait mieux fait de nous donner une omelette ! »

» Entre votre prédécesseur, congédié pour avoir fait bondir l'anse du panier à des hauteurs inusitées, et Regnard, qui prétend que « grandes maisons se font par petite cuisine », il existe un budget moyen qui permet de contenter plantureusement les convives.

» Faites donc, monsieur, qu'on revienne à cette bonne et vieille habitude de manger quelque chose à ses repas. »

Voilà ce que je dirais, si une heureuse chance amenait devant moi un chef de cuisine à l'heure de son début.

# RESTRICTION

## IMPOSÉE PAR UN FAIT HISTORIQUE

Tout à l'heure, j'ai été trop sévère pour Lebrun et madame Scarron qui remplaçaient les mets du repas par une histoire ou une gaieté piquante.

J'admets que, — de loin en loin, par exemple, — il se produise à table tel récit ou tel incident qui vous fasse oublier que l'amphitryon a oublié de remplir votre assiette.

Ma conscience me force à avouer qu'un des plus remarquables déjeuners dont il me souvienne fut précisément un repas où j'oubliai de manger, tant mon attention, détournée du fricot, fut accaparée par un fait survenu.

Ah ! qu'il est déjà loin, ce joyeux déjeuner où nous avons, pour ainsi dire, pendu la crémaillère de l'œil de Gambetta !

C'était chez Francisque Sarcey que le couvert était dressé. Léon était en retard. En nous attablant, notre amphitryon qui connaissait l'humeur

un peu gouailleuse de ses invités, nous fit cette recommandation :

— Léon étrenne aujourd'hui un œil en verre que je recommande à toute votre indulgence.

On n'était pas à la troisième bouchée que le retardataire arrivait. D'amicales salutations le reçoivent à son entrée, puis la conversation commencée continue, sans que personne ait l'air de s'apercevoir de l'annexe ajoutée à la physionomie du tard-venu.

Recevant la lumière en plein visage, Léon parut d'abord s'étonner que, sous un pareil jour, un aussi notable embellissement pût échapper à notre attention. Heureux de cet essai qu'il avait voulu commencer par nous, il finit par s'écrier :

— Comment ! vous ne voyez pas que j'ai quelque chose de changé dans la figure ?

Aussitôt chacun de le dévisager en silence et de sembler vainement chercher de quoi il était question.

— Tu t'es fait tailler les cheveux, avança l'un de nous.

— Non. J'ai un œil de verre, avoua Léon.

— Bah ! Lequel ? s'écria flatteusement un autre convive.

— Ce doit être celui-ci, déclara un troisième en désignant le bon œil.

Et, pendant un quart d'heure, ce fut un étonnement général sur la perfection avec laquelle aujourd'hui l'art savait imiter la nature... et même la surpasser, insinua le flatteur, qui, allant au delà du but, conseilla de faire aussi remplacer le bon œil, pour que l'illusion fût complète.

— Ainsi cela ne se voit pas? demanda Léon, doucement ému par notre admiration.

— Pas le moins du monde, répondit-on en chœur.

Quand vint l'heure de nous retirer, nous partîmes tous, entourant Léon bien convaincu que son postiche imitait la nature.

En même temps que notre bande descendait l'escalier, je ne sais quelle mégère le montait. Nous trouvant un peu entraînés par l'élan de la descente, il arriva que, bien involontairement, Gambetta heurta cette femme au passage.

Prompte à l'invective et au geste, la créature leva la main, et, avec un ignoble ton, elle grogna sous le nez de Léon à première vue :

— Eh ! va donc, aristo ! je ne sais quoi qui m'empêche de te crever l'autre !

Avec vingt mots, cette femme venait d'annuler toute notre diplomatie ! ! !

En homme d'esprit, Gambetta se mit à rire, et, se tournant vers notre groupe fort interloqué :

— Et vous qui m'assuriez que cela ne se voyait pas du tout, dit-il.

— Oh ! très peu... et seulement dans les escaliers, lui répliqua un hardi.

## CHAPITRE III

### UN FAUX PROPHÈTE

Le jour où je vis, pour la seconde fois (1), le baron Brisse, aucun grain de sable n'avait encore fait trébucher sa marche de triomphateur sous ces arcs de jambons et de gigots que lui élevait une foule ignorante, abusée par ses *menus*.

Vous souvient-il de ces fameux *Menus*, professant d'ignobles ratatouilles, qui durent faire se retourner d'horreur en leurs tombes les Brancas, Grimod, Carême, Cussy, Viart et autres grands maîtres dont ce vandale avait la monstrueuse prétention de se croire l'égal ?

(1) Voir : *Un dîner à la campagne*, page 77.

La seconde fois, dis-je donc, que je vis le baron Brisse, je n'étais pas depuis cinq minutes en sa présence que ce prétendu gastronome retirait maladroitement son faux nez.

Il vantait je ne sais quelle monstrueuse soupe aux choux faite et mangée par lui.

Son souvenir se retrace à ma pensée quand il me parlait de cette soupe indigeste :

Les lèvres en sifflet, les coins de la bouche humides, la narine frémissante, l'œil fixe et rond... un œil sur le plat !

Il décrivait un cercle de ses deux mains étendues à bout de bras, et ce geste énormisait une circonférence !!

Je croyais la voir cette soupe... vaste, profonde, épaisse... une truellée au sable ! ! !... de quoi gaver l'Algérie en disette. — Horrible ! cela me fit froid dans le dos.

Je pensai que c'était là l'erreur d'un génie qui se galvaude et je tendis la perche à sa réputation compromise en disant :

— J'espère bien, maître, que vous n'avez pas digéré ce tas?

Il me semble encore voir son sourire en répondant à ma question :

— Moi, je digèrerais des pierres !

Cette réponse fit craquer brusquement mes illusions sur sa science culinaire.

Le voile tomba et j'aperçus aussitôt les oreilles coupées du faux Smerdis ! — Le fin mangeur tant prôné n'était qu'un vulgaire goinfre !

Quoi? il digérait!!! et il osait se dire gastronome sérieux, se poser en prince de la science, se donner pour un de ces rares élus que la Providence envoie de loin en loin sur la terre pour y révéler un plat nouveau !!!

Il digérait!!... et il tirait vanité de cette fonction qui, sur l'échelle de la création, place l'espèce humaine après le canard et l'autruche!

Il était fier de digérer!... quand il aurait dû savoir que ce qui distingue l'homme de la brute, c'est l'indigestion!!!

Arrière! ce faux prophète qui ignorait que la condition première pour être gastronome, c'est d'avoir un mauvais estomac!!

Non! il ne devait pas polluer de ses attouchements la gastronomie, cette divine science qui permet à l'homme de combattre et de dompter l'estomac qui s'insurge : « Quoi? tu ne veux plus fonctionner? lui dit-il, tu t'endors, tu t'énerves! Tiens, cette sauce incendiaire, ce plat sagement combiné

réveilleront tes désirs et ton appétit... Ah! te voici lancé... mais tu t'inquiètes de la charge? tu te préoccupes de la digestion?... Tiens encore; ce jus puissant, cette chaude épice, cette boisson glacée, cette liqueur impérieuse conjureront le péril que tu redoutes... Va, fonctionne, alambique; la gastronomie veille sur tes défaillances ou tes révoltes. »

Et l'art commande.

Et la nature, vaincue par la science, obéit.

Mais, lui, le baron, digérait!!! il n'y avait plus qu'à le conduire à la section des foies chauds; à lui servir dix kilos de viande; à frapper les trois coups et à faire entrer le public.

Il digérait!!! Mais alors, aveugle parlant des couleurs, comment pouvait-il connaître, apprécier, professer les *apéritifs* et les *digestifs*, ces deux grands dogmes de la gastronomie?

*
* *

De cette unique entrevue avec le faux prophète je revins triste et découragé.

— Pauvre France! murmurai-je en pensant que le baron Brisse régnait sur toutes les casseroles de mon pays.

Et, alors, je me pris à regretter qu'il n'en fût plus comme, jadis, à Pœstum-aux-Roses, cette capitale du sybaritisme et de la bonne chère, où tout empirique de la cuisine était traité de la plus verte façon. — Sur un échafaud dressé en place publique, le bourreau, après lui avoir empli la bouche de chaux vive, lui cousait les lèvres avec un fil de fer chauffé à blanc, puis, en brisant un plat sur la tête du coupable, criait trois fois au peuple assemblé :

IL A FORFAIT AU VENTRE !

## CHAPITRE IV

### LES FOIES CHAUDS

C'est, je crois, sous cette dénomination que sont désignés les *Mangeurs-Monstres*.

Ceux-là sont malades. Plaignons-les et rangeons-les dans la galerie des phénomènes.

Ces audacieux estomacs me font souvenir qu'un jour où la question des appétits extraordinaires fut traitée, nous demandâmes au docteur Trous-

seau quel était le plus long feu que pouvait faire un mangeur phénoménal.

— En mâchant lentement et, surtout, en buvant à très petits coups, le plus goinfre ne dépassera pas dix heures, nous répondit-il.

Il ne m'a jamais été donné de contrôler le dire de Trousseau en restant dix heures à contempler un monsieur jouant, sans repos, de la fourchette ; mais, à défaut d'un prix à décerner à pareil vorace, j'ai souvenance de mangeurs auxquels on pouvait accorder quelques accessits.

Tel était, à mon avis, l'excentrique client de l'ex-maison Philippe, qui, tous les jeudis, venait s'enfermer dans un cabinet, et, en cinq heures, se faisait servir et mangeait l'un après l'autre, les quarante ou quarante-cinq potages énoncés sur la carte de l'établissement. Après quoi, il demandait une meringue glacée au citron et partait sans même avoir bu une goutte d'eau.

Au café Véry vint longtemps un autre original. La veille du 15 de chaque mois, il prévenait par écrit de sa séance du lendemain. A l'heure dite, il

arrivait et, à la file, on lui servait soixante petits pots de crème à la vanille, mais sans la moindre cuillère. Il humait sa crème à la façon d'un œuf à la coque.

C'était un vieillard frais et rose qui passait pour avoir promené dans Paris la tête de la princesse de Lamballe au bout d'une pique.

Autre maniaque. — Alors que le Café Hardy n'avait pas encore fait place à la Maison-d'Or, on me montra, en plein travail, un singulier personnage.

Il absorbait successivement trente-deux noix de côtelettes qu'il séparait l'une de l'autre par un énorme cornichon.

C'était d'un bel appétit, j'en conviens, mais ce qui a fait surtout survivre ce mangeur en ma mémoire, c'est l'exercice auquel il se livrait tout en dévorant.

Dès sa première bouchée, il faisait placer près de lui une haute pile de soucoupes en porcelaine et, une à une, il se les plaçait sur la nuque où elle était retenue par une haute cravate. Il changeait ses soucoupes à mesure qu'elles s'échauffaient, et prétendait prévenir ainsi, par ce froid contact, une congestion cérébrale dont il se disait menacé. Di-

sons que ce moyen lui réussit, car, au lieu de mourir d'une congestion, il fut écrasé par un omnibus.

Un de ceux qui ont eu les droits les plus brillants au titre de *mangeurs-monstres* fut Lemardelay, le propriétaire du fameux Rocher de Cancale.

Un jaloux se présenta pour lui proposer la lutte à la fourchette.

— Avant tout, je dois vous prévenir que je ne puis pas vous donner plus de vingt-quatre heures de mon temps, lui déclara Lemardelay.

Bien que déjà fort démonté par cet avis, l'adversaire affecta de tenir bon.

— Si nous convenions du menu tout de suite? proposa-t-il.

— A quoi bon? il y aura ce qu'il y aura... suivant la halle du matin... Nous commencerons toujours par douze douzaines d'huîtres, vingt-quatre côtelettes, trois chapons...

— Chacun??? fit le provocateur.

— Naturellement... et nous aviserons au reste suivant la halle du matin, je le répète, dit simplement Lemardelay qui croyait avoir affaire à un jouteur sérieux.

L'autre s'en alla et ne revint pas.

En tête de la cohorte des foies chauds doit se ranger un client que Brébant possédait avant la guerre.

C'était un rude mangeur... mais un mangeur honteux. Rougissant de son appétit, il avait trouvé un moyen assez plaisant de le satisfaire. Tous les quinze jours, il arrivait et demandait à parler à Brébant.

— Mon cher Brébant, j'ai pour demain huit convives, MM... (il citait les noms). Vous les connaissez, n'est-ce pas? Tous gastronomes. Donc, 40 fr. par tête, sans le vin... Composez-moi un joli menu... on servira à six heures, *heure militaire*... Ils sont prévenus, on n'attendra pas.

Le lendemain il arrivait avant l'heure, examinait le couvert, écrivait et plaçait les noms sur les serviettes, disposait les hors-d'œuvre suivant le goût de ses convives, puis tirait sa montre.

— Ah ! six heures... Personne !

— Vous avancez peut-être? répliquait Brébant.

— Non, je vais comme la Bourse. J'ai dit « heure militaire ». Ils sont prévenus. Je veux leur donner une leçon... Donc, servez !

Brébant plaidait pour les retardataires.

— Allons ! j'accorde les cinq minutes de grâce !

Il allait vingt fois à la fenêtre, guetter ses convives et, le délai expiré, disait d'un ton sec :

— Qu'on serve!... ces messieurs me rattraperont.

Il commençait alors tout seul ce repas de neuf couverts et le dévorait en quatre heures, tout en parlant à haute voix pour être entendu par le garçon qui servait le cabinet.

— Pourquoi ces polissons-là me manquent-ils de parole?... Au fait, pour A..., je l'excuse maintenant, je me souviens que c'est le jour de sa belle-mère... Oui, mais B...? Tiens! ne m'a-t-on pas dit qu'il est souffrant... Quant à C..., je parierais qu'il aura rencontré quelque donzelle en venant ici. Il sera toujours jeune, l'animal!

Et il trouvait une excuse pour chaque absent. Puis, tout à coup, il frappait du poing sur la table et s'écriait furieux :

— On écrit au moins un petit mot pour prévenir!

Au moment du café, il demandait Brébant et avec un sourire moqueur :

— Hein! si je vous avais écouté, j'attendrais encore ces messieurs. Nous verrons la prochaine fois s'ils seront plus exacts.

Et, la fois suivante... et les autres fois, comme il

était toujours seul, il terminait régulièrement par cette sortie furibonde :

— J'aurai le dernier ! Je veux voir jusqu'où ils pousseront l'impolitesse !

Mais le plus phénoménal de tous ces bâfreurs fut, à l'époque de l'ancien boulevard du Temple, l'ogre que l'on avait surnommé :

L'ASSASSIN A LA FOURCHETTE.

Il se nommait le père Bourdier.

Vous le rappelez-vous?

Un corps énorme, surmonté d'une petite tête ornée du dernier toupet à la 1830.

Il avait gagné 25,000 francs de rente dans le commerce.

Comment? je l'ignore ; car la nature ne lui avait octroyé qu'un seul don, celui d'un excellent estomac.

Devenu rentier, il résolut de *manger* son revenu.

Petits plats fins lui répugnaient.

Mais pour la solide viande de boucherie : oh ! oh! quel rude travailleur !

Jusqu'à huit kilogrammes, ce n'était pour lui qu'une simple collation.

Tout alla bien les six premiers mois.

Puis l'estomac s'engorgea.

Alors le père Bourdier manda son médecin, qui lui dit :

— Vous mangez seul et, partant, trop vite. Prenez un ami pour convive, la distraction vous permettra de mieux mâcher vos aliments.

Resté seul, notre homme réfléchit. — Prendre un ami pour convive (il n'en avait aucun!) ; mais en eût-il eu un! c'était faire asseoir à sa table un censeur qui critiquerait ses goûts en les contrariant.

Il lui fallait un convive à sa dévotion.

Un *employé mangeur*.

Alors il passa marché avec un artiste du Lazari, pour le nourrir de 4 à 7 heures, à la condition que l'engagé mangerait toujours sans jamais broncher ni discuter.

Je le vois encore, ce père Bourdier, quand il arrivait, régulièrement, à 11 heures du matin, au café du Cirque.

Ne pouvant, par une singulière répulsion, toucher à tout objet en cuivre, il entourait d'un journal le bec de cane en cuivre de la porte d'entrée

du café, afin de pouvoir le faire tourner, ou frappait à la vitre pour se faire ouvrir.

A cause de cette manie, les garçons, pour la moindre consommation, lui rapportaient la monnaie d'un louis en gros sous qu'il abandonnait forcément en pourboire.

Plus tard, il se fit envelopper sa monnaie dans un papier, et la carotte sècha sur sa tige.

Pour tout déjeuner, il prenait seulement une demi-tasse de café noir dans lequel il trempait une simple flûte.

Et il s'endormait jusqu'à quatre heures, moment de l'arrivée de son employé mangeur.

Qu'il était beau dans son sommeil!

Droit et fier sur son tabouret.

Peu à peu, sa tête disparaissait entièrement dans sa large cravate.

*Il faisait tortue*, comme nous disions.

Son ventre...

Soyons juste, un vilain ventre, flasque, pas ferme; l'outre énorme, mais mal gonflée, d'un gigantesque biniou.

Son ventre, qu'il avait primitivement ramassé sur ses genoux, s'infiltrait peu à peu entre ses cuisses d'abord serrées, et puis tout à coup, —

comme la Loire rompant ses digues, — les écartait brusquement sous son poids.

Alors on entendait : FLOC.

Et son ventre se balançait sous lui, pendant cinq minutes, avec le mouvement d'un pendule et de petits frémissements de gélatine heurtée.

A quatre heures, l'employé arrivait et l'on partait chez Passoir, Bonvalet ou Olivari.

Quels dîners ! quels appétits !

Pauvres montagnes de viandes !

Ça rappelait les malheureux chrétiens jetés jadis aux bêtes du cirque.

L'artiste du Lazari dura six mois, après lesquels, un jour, entre deux bouchées, il fit tout à coup : Ouf ! — il était mort trop gavé.

Ce trépas subit donna aussitôt l'idée d'une singulière distraction au père Bourdier :

« Tuer son prochain par la bonne nourriture. »

Il chercha une seconde victime, et, comme elle tardait à se présenter, afin de l'attirer, il força les promesses de son programme d'un cigare et d'un second petit verre après le gloria.

Un nommé Chéri, acteur du Cirque, se présenta.

Rude jouteur, sur ma parole !

Mais deux ans après, il succombait sous une soupe aux choux.

— C'est bien fait! j'avais beau le lui dire, il ne mettait jamais assez de poivre, dit stoïquement le nourrisseur.

Quand, d'une fenêtre du restaurant Bonvalet, il vit passer, sur le boulevard, le convoi de sa victime, il soupira mélancoliquement :

— C'était bien la peine, il y a huit jours, pour sa fête, de lui payer un chapeau neuf.

Mais, après quelques secondes, il ajouta :

— Un bon garçon ; il ne m'a jamais emprunté dix sous.

Car c'était encore un tic du bonhomme, de gorger son pensionnaire de nourriture, mais de lui refuser impitoyablement un prêt de 5 centimes.

Il se mit donc en quête d'une nouvelle proie à empâter jusqu'à ce que mort s'en suivit.

Alors un troisième lutteur descendit dans l'arène.

Mousseline (toujours du théâtre du Cirque) était — à cette époque, — un grand garçon sec, nerveux et d'une maigreur à faire paraître un peuplier obèse.

Le drame recommença.

Mais ce n'était plus cette confiance des premiers temps.

Les deux partis s'observaient.

Car chacun sentait qu'il était engagé dans une partie d'honneur.

Aussi, tous les jours, en se mettant à table, récitaient-ils ce singulier *Benedicite :*

— Tu n'es qu'un vieux pendard, et je t'enterrerai, disait Mousseline.

— Peuh! Peuh! j'en ai fait crever deux, tu y passeras aussi, lui répliquait son bienfaiteur.

— Tu claqueras sur un gigot!

— Je mangerai des andouilles à ta mémoire.

Du reste, les meilleurs amis du monde.

Ils devisaient même à table.

— Dis donc, Mousseline, pourquoi te font-ils jouer en premier, au lieu de Sallerin, puisque vous êtes aussi mauvais l'un que l'autre?

— Je ne sais pas.

— A propos, j'ai vu hier jouer ta pièce de Murat. Tes auteurs sont des idiots; pourquoi le font-ils fusiller?

— Eh bien? Murat...

— Puisqu'il est mort dans une baignoire.

— Ah! Ma-rat, oui.

— Alors, pourquoi le faire fusiller?

— Mu-rat.

— Dans une baignoire, je te dis. J'ai la gravure dans mon salon.

— Soit! il a été fusillé dans une baignoire, hurlait Mousseline, faisant une demi-concession à son hôte assourdi par les fumées du vin...

Tous les mois, Mousseline cherchait une querelle d'Allemand à son convive et se retirait dans sa tente pendant trois jours.

Il se mettait alors exclusivement au régime de l'huile de ricin.

Resté seul à table, le père Bourdier mangeait vite et mâchait mal, deux fautes qui lui faisaient perdre du terrain contre un ennemi qui, après le raccommodement opéré, rentrait en lice avec un estomac frais et reposé.

Au bout de trois ans de ce duel à la fourchette, l'heure du dénouement sonna.

Un jour qu'il venait de se couper une troisième tranche d'une fort belle truite, le père Bourdier renversa tout à coup la tête en arrière.

Mousseline crut qu'il allait éternuer et se gara sous sa serviette.

Bourdier retomba la face sur la table.

Il se rendait.

L'apoplexie l'avait terrassé.

Après quelques minutes données à la joie du triomphe, Mousseline enveloppa, dans un journal, la tranche de poisson échappée intacte à son ennemi abattu, et l'emporta.

C'était pour lui le drapeau arraché au vaincu, un de ces héritages de gloire qu'on est fier de léguer à ses enfants.

## CHAPITRE V

### IVROGNE SANS LE SAVOIR.

Après manger, boire. Oui, boire, mais pas jusqu'au *delirium tremens*, cette terre promise qui attend le pochard.

A ce propos, réparons une injustice.

Quand fut discutée la loi sur l'ivrognerie, on dauba sur les marchands de vin, cause première, disait-on, de ce *delirium tremens* qui fait tant de victimes.

Personne ne sait que, sur cent cas, ce sont préci-

sément les marchands de vin eux-mêmes qui comptent pour quatre-vingts.

Le fait est si vrai que, dans certains hôpitaux, le *delirium tremens* s'appelle simplement « Un marchand de vin ».

— Qu'a donc le nouveau venu ? demande un interne.

— Un marchand de vin *à congé*, lui répond son collègue.

La désignation : *à congé*, veut dire que le malade en est à la troisième crise qui emporte toujours son homme.

Il y a quelques mois, ayant à parler à un de mes amis, médecin en chef dans un hôpital, je me rendis à l'hôpital à l'heure de sa visite. Je me mêlai aux internes et je suivis le groupe à mesure qu'il défilait devant les lits des malades. Les marchands de vin affluaient dans ce service !

Et le plus singulier était que tous ces malheureux n'avaient pas même le soupçon que la boisson fût pour quelque chose dans leur cas.

— Vous allez voir que celui-ci va prétendre qu'il ne boit pas, me dit mon ami, le médecin en chef, en nous arrêtant au chevet d'un de ces pauvres diables.

Je ne saurais exprimer avec quelle bonne foi,

quand on lui demanda s'il buvait, le malade répondit :

« — Boire ? moi ? Dieu m'en garde ! Le matin, c'est l'un ou l'autre qui me taquine pour trinquer au vin blanc avec lui ; mais je me méfie... tout au plus un verre par ci, par là, pour ne pas avoir l'air fier avec la pratique... mais rien de trop... et puis, vous savez ? c'est bon pour la santé ; ça tue le ver !

» Vient le déjeuner ; ah ! là, je l'avoue, j'y vais de mon litre... mais en mangeant, ça ne fait pas de mal... puis deux ou trois petits verres pour combattre l'humidité de la cave où je descends, après le repas, pour mettre mon vin en bouteilles. Je goûte un peu pour me rendre compte, mais pas tant seulement la valeur d'un demi-litre.

» Alors arrivent les courtiers en vins et en eaux-de-vie faire leurs offres avec des échantillons dans des fioles grandes comme le pouce. Dame ! on ne peut pas acheter chat en poche, il faut bien se rendre compte, je vide donc cinq ou six des fioles... mais à peine de quoi me mouiller la langue !

» Sur les quatre heures, je reprends le comptoir, car c'est le fort de la journée. Là, je m'observe, car on ne peut pas boire absinthe, vermouth ou bitter avec tous ceux qui vous offrent... C'est tout

au plus si je me laisse aller avec trois ou quatre vieux clients.

» Par exemple, au dîner, tout comme le matin, j'y vais encore de mon litre... toujours en mangeant... pour faire passer les aliments; puis le café et les deux ou trois petits verres... mais de la fine champagne qui ne peut pas faire de mal, d'une bouteille que j'ai à part, rien que pour moi.

» Le soir, je suis libre, je laisse le comptoir à mon garçon; je vais faire mon domino au café avec des voisins. Là, je me laisse tenter... quatre ou cinq chopes... rien de plus. Pas de liqueurs... excepté la bonne eau-de-vie, je les déteste... Tenez, dans toute ma vie, je n'ai peut-être pas bu haut comme ça de cassis et j'en suis encore à connaître le vespétro... Ah! non, docteur, je ne bois pas... *et heureusement!* car, dans mon état, si on ne s'observait pas, on aurait trop d'occasions d'être tenté. »

Le docteur l'avait laissé parler.

— Ils sont tous comme cela! me dit-il en quittant le malade qui, trois heures après, attaché sur son lit et bouclé dans une camisole de force, expira dans les tortures d'un troisième accès.

## MOYEN D'ÉVITER LE DELIRIUM TREMENS

Citer un fait bien clair, bien probant, bien intelligible vaut cent fois mieux qu'une longue tartine scientifique. Donc je cite un fait.

Il y a vingt ans, vint à Paris une ambassade marocaine.

A son arrivée, on l'installa dans un hôtel qu'on lui avait préparé.

C'était par une torride chaleur de juillet... l'ambassade entière mourait de soif!

Nos Marocains, peu habitués à notre civilisation et surtout à certains de nos usages, se mirent à parcourir la maison pour trouver de quoi étancher leur soif. Ils ouvraient toutes les portes et fouillaient chaque chambre, sans oublier le plus petit réduit.

Munis de cette tasse que tout bon musulman porte sans cesse avec lui, ils allaient donc furetant partout, quand l'un d'eux fit enfin la découverte... d'une source!!!

Lorsque l'interprète, qui était resté en bas pour surveiller le transport des bagages, se mit à la recherche de ses Marocains, il fut longtemps avant de les dénicher.

Jugez de sa stupéfaction !

Ambassadeur, secrétaires, domestiques se pressaient tous en certain endroit, où il est d'usage d'aller seul.

Dans leur quête de l'eau, un d'eux était entré là... une blanche faïence l'avait intrigué ; il avait voulu se rendre compte d'un bouton placé dans le voisinage et, en appuyant dessus, il avait vu aussitôt l'eau jaillissante ruisseler dans le récipient conique.

Peu au courant, je le répète, de nos usages, le découvreur de source avait appelé les autres, et, quand l'interprète arriva, ils étaient tous en train de puiser l'eau à pleine tasse dans un bassin où personne, avant eux, n'avait encore eu l'idée de se désaltérer.

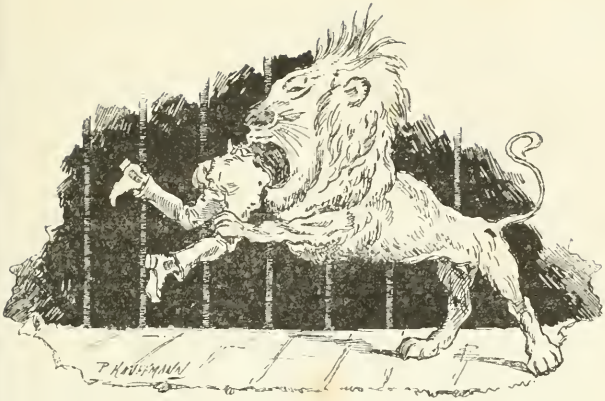
L'interprète eut le bon esprit de ne pas les désabuser et, durant tout leur séjour, les fils du Prophète continuèrent d'aller à la source.

Quand l'ambassade quitta Paris, pas un des Marocains n'était atteint du *delirium tremens.*

Et il n'est pas besoin d'être grand médecin pour affirmer que quiconque ne se désaltèrera jamais qu'à cette même source des Marocains a toutes les chances d'échapper à cette mort terrible qui attend les pochards !

---

HORRIBLE CATASTROPHE



# HORRIBLE CATASTROPHE

(La fantaisie suivante remonte à un peu plus de vingt années. L'auteur, la croyant trop vieille, avait retiré de son livre cette plaisanterie qui fut un *canard* des mieux réussis et obtint, à son époque, un immense succès. — Nous avons tenu à ce que cette boutade humouristique fut rétablie, car la vraie gaieté ne vieillit pas.) *Note des éditeurs.*

Vendredi, minuit.

Mon cher de Villemessant,

Foudroyé par l'épouvante et l'âme en proie à la plus terrible douleur, je vous écris à la hâte ces

quelques lignes sur la sinistre catastrophe du Cirque.

**Adolphe Choler vient d'être dévoré par un lion !!!**

Peut-être ignorez-vous les commencements de l'horrible drame dont le sanglant dénouement nous prive d'un bon et dévoué camarade ?

Le malheureux vaudevilliste, après la première exhibition des lions du Cirque, avait témoigné quelques doutes sur la férocité de ces animaux qu'il traitait de chiens en pain d'épice. Comme on cherchait à le dépersuader de cette fausse idée, il eut l'imprudence d'ajouter :

— Je suis si sûr de ce que j'avance que, pour mille francs, j'entrerais dans la cage.

Il a dit : « mille francs », comme il aurait dit : « mille baisers » ; car, vous qui l'avez connu, vous savez combien il était désintéressé, et nous ne devons pas laisser planer sur la mémoire de notre pauvre ami le soupçon qu'il ait mérité son sort par une avidité monstrueuse de l'or.

Bref, ce propos, qu'on aurait dû laisser tomber, fut colporté par des indifférents, et, quelques jours après, Adolphe Choler recevait cette lettre, qui, le matin même, était aussi insérée dans le *Figaro :*

*Monsieur Choler, à Paris.*

Monsieur,

Un de mes amis est venu me rapporter un propos tenu par vous sur mes exercices, lors de mes débuts au Cirque.

Vous auriez dit que mes lions étaient des chiens en pain d'épice ; et que vous entreriez dans ma cage pour mille francs.

Mille francs, monsieur... je n'offre pas si peu !

J'ai l'honneur de vous prévenir que je suis autorisé à vous offrir, de la part de mes commanditaires, 500 livres sterling (12,500 francs) si vous consentez à entrer dans la cage de mes lions à une représentation.

En attendant l'honneur d'une réponse, recevez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

J. Crockett, esq.,

Au Cirque du boulevard du Temple.

Ah ! que le *Figaro* a été imprudent en accordant l'hospitalité à cette lettre de défi, car la catas-

trophe n'a d'autre cause première que cette publicité qui engageait l'amour-propre de A. Choler.

Après la mention faite par le *Figaro*, notre ami devint nerveux et inquiet. La bravoure et la prudence se livraient sans doute un rude assaut en son âme ; c'est, du moins, ce que comprirent ses intimes, qui, par crainte, établirent autour de lui une surveillance incessante. On chercha par tous les moyens à le distraire, et, le soir, comme on craignait pour lui l'isolement de la nuit, on l'entraîna à une soirée particulière donnée au Grand-Hôtel. Soit que la pensée fatale fût sortie de son cerveau, soit qu'il voulût donner le change à ses amis, Choler fut aimable et galant ; il dansa toute la nuit et conduisit le cotillon avec un joyeux entrain.

A six heures du matin, on lui offrit un déjeuner qui se prolongea jusqu'à dix heures, puis il fut entraîné à Montmorency où une partie d'ânes avait été organisée. — On espérait ainsi endormir l'esprit par l'immense fatigue du corps. — Durant cette journée, Choler fut d'une gaieté charmante : il ne souffla mot du projet sinistre sur lequel ses amis évitaient avec soin toutes allusions. Quand la pluie força de regagner Paris, on pouvait croire qu'il avait renoncé à son fatal dessein, et, par mal-

heur, on se relâcha de la surveillance. A cinq heures, on arrivait au café prendre l'absinthe et l'on entama une partie de dominos à quatre pendant laquelle Choler, qui ne jouait pas, demanda une plume et se mit à commencer une lettre.

— A qui donc écris-tu ? lui demanda d'Ennery avec un dernier soupçon.

— A ELLE, répondit-il tranquillement.

Vous comprenez que d'Ennery n'insista pas. — Fatale discrétion qui devait tout perdre ! On laissa partir cette lettre pendant une dispute à propos d'un *six-cinq* qui avait été posé sur un *as blanc*.

*
* *

Cette lettre n'était autre que l'ACCEPTATION DU DÉFI pour la soirée du vendredi !!!!

*
* *

C'est quatre jours après que cette décision fut connue; aussi, hier matin à la pointe du jour, quand ses amis pénétrèrent chez lui pour le supplier de renoncer à son projet, le trouvèrent-ils profondément endormi.

Il fut inébranlable. A la menace qui lui fut faite de le tenir enfermé, il répondit :

— Reculer maintenant serait un déshonneur et je me brûlerais la cervelle.

Puis, nouveau Socrate, il se mit à consoler ses intimes en pleurs, prodigua des secours à Jules Moineaux qui s'était évanoui, et, chose étrange, s'efforça de donner du courage aux assistants comme si, seuls, ils étaient menacés. Enfin il fut si calme, son dédain pour les lions fut à tel point superbe que, devant une pareille assurance, ses amis se prirent à espérer.

Sur sa demande, on le laissa seul.

Il s'habilla tout en noir, déjeuna d'une tasse de chocolat et se rendit au Jardin-des-Plantes où il alla visiter les lions de la ménagerie. Durant deux heures, il étudia leurs allures et obtint du gardien de nombreux renseignements sur ses pensionnaires.

C'est de cet homme qu'il apprit que l'accès de fureur chez ces animaux s'annonce par le frétillement de la queue.

*
* *

A six heures il arrivait chez le restaurateur

Brébant où l'attendaient les amis conviés par lui à dîner.

Hélas ! C'était pour lui un dernier repas de Girondin !

Bien grave, comme vous le pensez, fut ce dîner dont tous les convives se sentaient le cœur serré par une émotion indicible. Choler, après son potage, consomma uniquement trois portions de truffes à la serviette, et refusa de toucher à aucun autre plat. Quant aux vins, comme on lui offrait du chambertin, il refusa en disant assez haut pour être entendu :

— Je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai eu besoin d'être ivre.

Et il ne but que de l'eau très peu rougie.

A neuf heures, comme on se levait de table, le dernier appel à la prudence fut tenté par Brébant, qui, plus blanc que sa serviette, avait surveillé le service :

— Monsieur Choler, lui dit-il, cette année les asperges s'annoncent magnifiques, vous devriez bien rester parmi nous.

Choler se contenta de sourire sans répondre.

Puis, on prit à petits pas la route du Cirque que l'on atteignit cinq minutes à peine après l'heure fixée.

*
* *

Je vous l'ai dit, on était en retard, et M. Crockett triomphait déjà. A l'entrée de Choler il pâlit, salua froidement, puis s'éloigna ; — il allait chercher l'argent du pari.

Pendant que la cage était traînée sur le cirque, un instant Choler resta seul. A ce moment quelles furent les pensées de ce malheureux? Dieu seul les connaît !

Quand on le rejoignit, il contemplait par une fenêtre le ciel étoilé, et Eugène Labiche affirme l'avoir entendu murmurer :

— Les étoiles scintillent, signe de froid ; mais dans deux mois les arbres d'Antony reverdiront encore.

*
* *

Etait-ce un pressentiment de son sort ?

Peut-être, en cet instant suprême, le malheureux, remontant par la pensée dans sa vie écoulée, revoyait-il les frais ombrages d'Antony où s'écoula son insouciante jeunesse !

Ce moment de faiblesse fut bien court, et le

hardi vaudevilliste avait repris tout son sang-froid quand M. Crockett reparut avec l'argent. — C'était un billet de 500 livres (12,500 francs) de la Banque d'Angleterre.

Choler repoussa cet argent avec mépris, et déclara qu'il entrerait dans la cage pour sa seule et propre satisfaction.

*
* *

A ce moment, Sardou, se dégageant d'un groupe, vint lui dire :

— Prenez au moins cette somme pour en faire un acte de charité.

Choler réfléchit un instant, puis tendit la main en ajoutant :

— Je donnerai cet argent à l'œuvre du *Rachat des petits Chinois*.

Comme il allait mettre le billet dans sa poche, Aurélien Scholl s'avança à son tour :

— Permettez-moi un conseil dans l'intérêt des petits Chinois.

— Lequel ?

— Ne prenez pas un billet de banque qui, tout à l'heure, peut se trouver déchiré en mille morceaux. — Exigez la somme en écus, — au moins,

s'il vous arrive malheur, tout ne sera pas perdu, et, tôt ou tard, l'argent sera retrouvé.

— C'est juste, dit Choler, qui exigea que la somme lui fût comptée en or.

Cette demande ayant été satisfaite, notre ami s'empara du revolver, des cerceaux et autres instruments de travail.

Dix secondes après il était dans la cage ! ! !

*
* *

La police, comme vous le pensez bien, n'avait pas été avertie.

D'abord tout alla des mieux.

Les petits lions s'exécutèrent gracieusement, le lion payé *ad hoc* se mit à rugir ; l'autre fit le canapé de bonne grâce, etc.. c'était à croire qu'on avait mis du suif.

Quand vint l'instant de fourrer sa tête dans la gueule, Choler s'exécuta bravement. — Alors, soit que l'animal fut inquiété par un changement d'habitude, soit que Choler eût touché à une dent malade, soit enfin que l'animal fût alléché par l'odeur des truffes qui parfumait sa proie, il fit une profonde aspiration, et notre malheureux ami fut entraîné dans le gouffre jusqu'aux genoux.

A ce moment, je ne sais par quelle indiscrétion, le bruit de la substitution fut répandu dans la foule qui, voyant cet homme englouti jusqu'aux jarrets, se mit à battre des mains en criant :

— Bravo ! il fourre mieux sa tête que Crockett ! c'est plus consciencieux ! !

Vous comprenez que, dans cette position exceptionnelle, Choler devait imparfaitement se rendre compte des frétillements de la queue de son hôte. — De ses deux pieds qui sortaient, l'un remuait et l'autre n'allait plus.

On conçut d'abord quelques craintes de cette situation trop prolongée, puis l'horrible vérité se fit jour.

Choler ne devait plus sortir par le même chemin!!!

*
* *

Le cas était pressant, et, faute de trouver au plus vite un médecin *spécialiste*, on courut aussitôt rue de Provence, 3, chercher le docteur Levrat, médecin habituel de la victime, qui, connaissant à fond son tempérament, savait seul ce qui pouvait la soulager dans ce malaise.

A l'arrivée du docteur Levrat, les deux pieds

avaient disparu ! ! ! Ce médecin — un vrai puits d
science ! ! — commença par s'informer si parei
cas de mort ne s'était pas déjà présenté dans l
famille du malheureux, puis il se recueillit quel
ques instants, fouilla dans son profond savoir e
dit enfin :

— Il n'y a plus d'espoir ! !

Cet arrêt retentit terrible au milieu de la foul
muette et glacée d'effroi.

*
* *

Telle fut la fin de notre pauvre ami ! !

Adolphe Choler était un de ces hommes froid
et énergiques qui sont mal à l'aise dans notre civ
lisation. Avec son moral de fer qui l'incitait a
danger et aux luttes, il eut le tort d'entrer en c
monde cinq cents ans trop tard.

Il était né en 1836.

*
* *

Devenue héritière, la Société du *Rachat des peti
Chinois* a immédiatement constitué un notaire qu
ne quittant pas de l'œil le lion dépositaire, guet
la succession à sa sortie.

Le conseil d'Aurélien Scholl avait du bon.

Pardonnez-moi, mon cher Villemessant, tout le décousu de ce récit fait à la hâte. Les deux mille personnes qui assistaient hier à la représentation peuvent vous attester comme moi la vérité de ce drame, qui a vivement impressionné les assistants, surtout les hommes — car, malgré tout ce que la Providence a mis de bonté et de sensibilité au cœur des femmes, elles ne détestent pas tout genre d'émotion un peu forte. La preuve m'en a été donnée par une dame qui, en sortant, demandait à son cavalier :

— Est-ce que tous les jours on fait dévorer un vaudevilliste ?

Et, ce disant, elle promenait sa langue sur ses lèvres avec un petit air de satisfaction.

---

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ot
Date Due

a39003 003985016b

CE PQ 2458
.V2B4 1882
COO VACHETTE, EU BETISES VRAI
ACC# 1227840

Les Reliures Caron
TEL. (819) 686-2059
(MTL) 255-5263
113